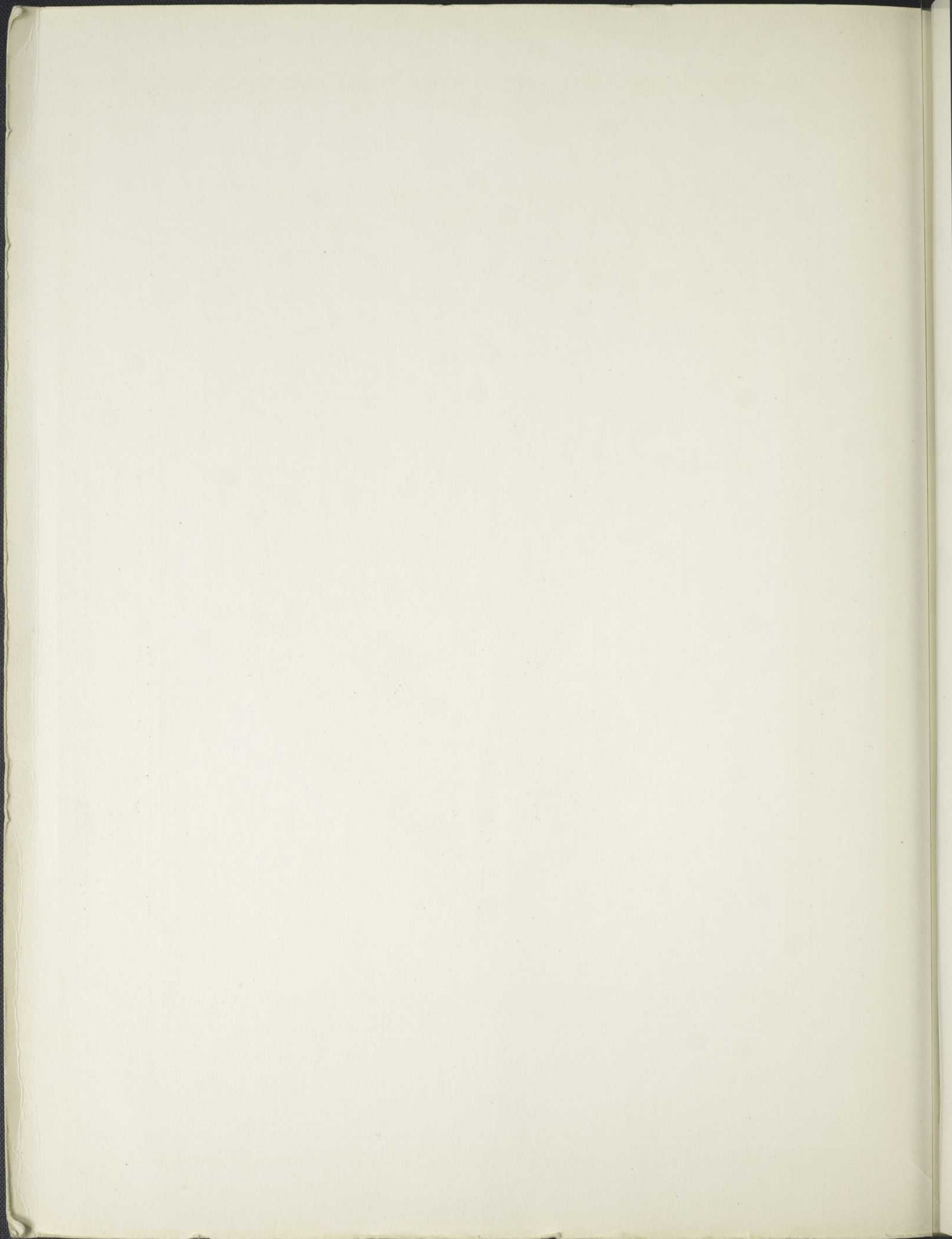


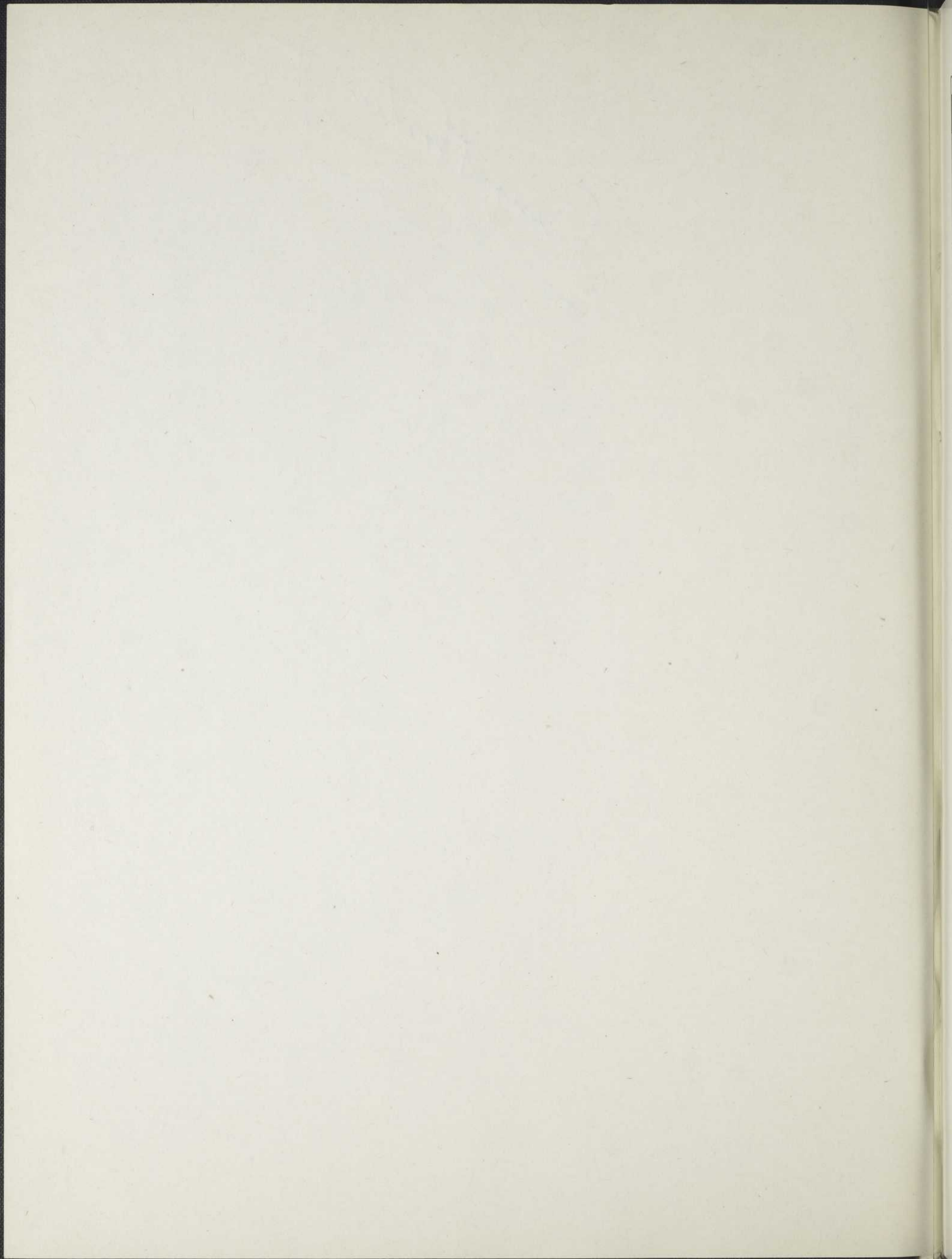
PER  
R-30  
EX-5  
15

# REVUE DOMINICAINE





Benoit Fortner Jr



**BILODEAU Limitée**  
**ENTREPRENEURS**  
*Tuile, Terrazzo, Marbre, Ardoise, Pierre Artificielle,  
 Pavages, Trottoirs, etc.*  
 — **J. IGN. BILODEAU** —  
 PRÉS. ET GÉRANT  
 TÉL. 2-1143 82, RUE RICHELIEU, QUÉBEC.  
 J. LABELLE

Tél. 8216 Diplômé General Motors  
**J.S. Ruelland**  
**CARROSSIER**  
*Réparations d'Automobiles  
 et de Rembourage  
 Carrosserie endommagée  
 et débassage de tous genres.* ||| *Spécialité:—  
 Peinture Duco Dupont  
 Vitrage des Chars  
 Mécanique.*  
**2, Christophe Colomb, Québec, P.Q.**

HOMMAGES DE  
**M. J. O'BRIEN**  
 Spécialités pour Bâtisses et Constructions  
 Représentant de Truscon Steel Co. of Canada Ltd.  
 Spécialistes en charpente de bâtisse Truscon Laboratories  
 Canada Ltd., Canadian Cork Co. Ltd., K. V. Gardner Ltd.  
 Tél. 5992 13, rue d'Aiguillon Québec, P. Q.

TÉL. 4-2473  
**LA CIE HUBERT MOISAN**  
 ASSURANCE FUNÉRAIRE DE QUÉBEC  
 SERVICE D'AMBULANCE  
 297, RUE ST-JOSEPH QUÉBEC, P. Q.

ARMAND MATHIEU (TÉL. 3-3776) EDMOND SYLVAIN (TÉL. 9898)  
**MATHIEU & SYLVAIN**  
**ENTREPRENEURS**  
 44, STE-URSULE, QUÉBEC, P. Q. TÉL. 2-224

2-2656 SERVICE JOUR ET NUIT SERVICE D'AMBULANCE  
**Adélarde & Gustave Lépine**  
 INCORPORÉ  
 DIRECTEURS DE FUNÉRAILLES  
 SALONS MORTUAIRES MODERNES  
 42, CHEMIN SAINTE-FOY QUÉBEC  
 VIS-À-VIS DES ÉRABLES

TÉL. 2565  
 FRONTENAC 3186\* **LAITÉRIE PERFECTION DAIRY LIMITED** CHAMBLY MONTRÉAL

**CHARLAND ET BERNARD Ltée**  
 Soudure au gaz et à l'électricité de tous les métaux  
 Réparation et nettoyage de radiateurs d'automobile  
 Fabrication de réservoirs  
 Angle 1ère Avenue et 4ème Rue — Tél. 4-2772 — Québec

**O. PICARD & FILS INC.**  
 PLOMBERIE — CHAUFFAGE — ÉLECTRICITÉ  
 VENTILATION — AIR CLIMATISÉ  
 GÉRANT: J.-C. LACHANCE  
 78, ST-AUGUSTIN TÉL. 2-1239 QUÉBEC, P. Q.

**CASAVANT FRÈRES Ltée**  
 FACTEURS D'ORGUES  
 ST-HYACINTHE, P. Q.  
 ÉTABLIE EN 1880

TÉL. HARBOUR 3377  
**GASCON & PARANT**  
 ARCHITECTES  
 934 EST, SAINTE-CATHERINE MONTRÉAL

**PRÊTS**  
 Les demandes de prêts de tous ceux qui peuvent  
 assurer le remboursement dans un délai raisonnable  
 reçoivent toujours à nos succursales ce bon accueil  
 qui est une tradition dans cette banque.  
**LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA**

**GÉRARD GÉRARD LIMITÉE**  
 ENTREPRENEURS PLÂTRIERS  
 SUCCURSALE À OTTAWA  
 SUITE 406-18, RIDEAU  
 TÉL. 2-9872  
 QUÉBEC: 104, ST-JEAN  
 SUITE 10 TÉL. 7881  
 SPÉCIALITÉS:  
 OUVRAGES D'ÉGLISES,  
 COUVENTS, ÉCOLES,  
 ÉDIFICES PUBLICS  
 TÉL. DOLLARD 5512  
 961A, RUE ST-ROCH  
 MONTRÉAL

Machineries de buanderie  
 Glacière électrique  
 Moteurs  
 Ustensiles de cuisine  
 Chauffage  
 Air climatisé  
 Ventilation  
 Brûleur à l'huile MAZOUT

**LANGLAIS & FRÈRE ENRG.**  
 (Chauffage & Ventilation Ltée)  
 152, de la Couronne Téléphone : 2-8224  
 Q U É B E C  
 Foyers hydrauliques JONES (stoker)  
 Foyers mécaniques FAIRBANKS MORSE  
**FAMEUX POÊLES THERMOS**

Equipement d'hôpitaux  
 Pompe  
 Fours mignolets  
 Fournaises  
 Compresseurs  
 Machinerie diverse  
 Brûleur à l'huile légère



tél. CR. 9957

6296, Rue ST-ANDRÉ, Montreal

**LES PRODUITS MADELON ENRG.**

EXCELLENT CONTRE:  
 MAL de TÊTE, de DENTS, d'OREILLES - GRIPPE. RHUMATISME.



ARTISTES PHOTOGRAPHES GRAVEURS  
 RECEVEZ-NOUS  
 TÉLÉPHONEZ À  
 BE. 3984  
**La Photogravure Nationale Limitée**  
 282 QUÉBEC, RUE ONTARIO - PRÈS DE BLEURY - MONTRÉAL

TÉL.  
 2-9411  
**KELLY ET LEDUC**  
 FERRONNERIE  
 67, rue  
 WELLINGTON  
 HULL, P.Q.

Compliments de

**DAMIEN BOILEAU Ltée, Entrepreneurs**

245, avenue McDOUGALL

Outremont, P. Q.

Tél. CRescent 4183



*Gouttes nasales* **PRIVINE**

pour la prophylaxie et le traitement des rhumes de cerveau  
 COMPAGNIE CIBA LIMITÉE — MONTRÉAL

**EUGÈNE CÔTÉ**  
 PRÉSIDENT  
**J.A.&M.CÔTÉ LTÉE**

Manufacturier  
 de chaussures  
 ST-HYACINTHE

CONSULTATIONS { 2 à 4 Hrs. P.M.  
 7 à 8 - P.M.

**Dr P. del Vecchio**

SPECIALITÉ:

TÉL.: FA. 1895  
 900 est. Sherbrooke

MALADIE CHRONIQUE/  
 CANCER, TUBERCULOSE,  
 ASTHME, RHUMATISME

**LA BANQUE  
 CANADIENNE  
 NATIONALE**

est à vos ordres pour toutes  
 vos opérations de banque  
 et de placement.

Actif, plus de \$300 000 000  
 515 bureaux au Canada

Succursale à St-Hyacinthe  
 E. O. DESJARDINS, gérant

Tél.  
 Fitzroy  
 8 5 8 5

**COLLES DE TOUTES SORTES**  
*En poudre, en flocons, flexible, en pâte, liquide*  
**MEREDITH, SIMMONS & Co. Ld.**

**5 5 6 5**  
 Chemin de la  
 Côte St-Paul  
 Montréal

## “LA PETITE SOMME DE S. THOMAS”

Un deuxième envoi d'Europe vient de nous arriver

C'est une édition « classique » de la *Somme de S. Thomas* que tous les professionnels aussi bien que le clergé seront heureux de trouver au Canada, et les bibliothécaires pourront parfaire leurs séries d'avant-guerre.

Chaque traité est présenté par un spécialiste, avec le texte latin et la traduction française accompagnée de notes explicatives et d'appendices. Les volumes sont d'un format élégant, commode, soit (10 x 17 cm.), et d'une typographie soignée.

Brochés, ils sont présentés sous des teintes de nuances variées, afin de bien distinguer les différentes parties de la Somme.

Quelques titres sont épuisés en Europe, mais seront réimprimés.

L'unité (net — franco) : \$1.15 — Série de 38 volumes : \$40.00

## LES REVUES DE FRANCE chez nous...

### 1. — LA VIE SPIRITUELLE (revue mensuelle)

Comme celle de 1919, « La Vie spirituelle » a l'ambition apostolique de rencontrer les besoins spirituels de ses contemporains : primat de la vie intérieure, mais d'une vie intérieure puisée aux sources authentiques de la grâce, éveillée et guidée par une pédagogie adaptée, et assez vivante aussi pour que l'extérieur, même le plus banal, devienne spirituellement animé de l'esprit du Christ.

Abonnement, 1 an : \$2.50

• • •

### 2. — LA VIE INTELLECTUELLE (revue mensuelle)

Après quatre ans d'un silence volontaire, « La Vie intellectuelle » reparait, fidèle à son esprit, avec son équipe de rédacteurs d'avant-guerre, accrue de collaborateurs nouveaux. Elle se donnera pour tâche de maintenir dans l'intelligence des catholiques et d'offrir à l'attente de ceux qui, sans partager notre foi, regardent cependant vers le christianisme, le sens de l'Eglise et l'esprit de la chrétienté.

Abonnement, 1 an : \$4.00

• • •

### 3. — L'ART SACRÉ

Revue de 32 pages en héliogravure. C'est l'organe indispensable de l'actuelle renaissance de l'art religieux. Il n'est pas une revue d'archéologie. Son objet est la vie actuelle des arts chrétiens sous ses multiples formes.

La série : \$2.50

---

On s'abonne immédiatement en s'adressant à :

**LA LIBRAIRIE DOMINICAINE**

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE — TÉL. WALNUT 6765 — MONTRÉAL - 28  
95, AVENUE EMPRESS — TÉL. 2-7363 — OTTAWA

## BONNES ADRESSES À CONSULTER

### ARCHITECTES :

Desmeules, Gabriel, 226, St-Jean, Tél. 4-3864 .... Québec, P. Q.  
Drouin, J.-C., 104, St-Jean, Tél. 2-8618 .... Québec, P. Q.  
Larue, J.-Albert, 5711, Durocher, Tél. CR. 2734 .... Montréal  
Rousseau & Turcotte, 308, St-Jean, Tél. 3-6747, Québec, P. Q.

### ARCHITECTES LEMIEUX, 760, SQUARE VICTORIA, LA. 2870, MTL.

Ludger Lemieux — A.A.P.Q. — M.R.A.I.C.  
Paul M. Lemieux — B.A. — M.R.A.I.C. — A.A.P.Q. — D.P.L.G.F.

### ARPENTEURS-GÉOMÈTRES ET INGÉNIEURS FORESTIERS :

Bélanger et Bourget, 86, Côte de la Mont., Tél. 2-5180, Québec  
Gastonguay, Jules-P., 71, St-Pierre, Tél. 2-3400 .... Québec, P. Q.

### ARTICLES DE SPORT :

Le Palais des Sports, 67, Côte d'Abraham, Tél. 3-2341, Québec

### ASCENSEURS :

La Cie F.-X. Drolet, 206, Du Pont, Tél. 4-4641 .... Québec, P. Q.

### ASSURANCES GÉNÉRALES :

Bernardin Frères, 1285, Visitation, Tél. CHerrier 3195, Montréal

### ASSURANCE : NATIONAL LIFE ASSURANCE CO. :

Arsenault, Bona, Gérant, 80, St-Pierre, Tél. 2-5785, .... Québec,

### ASSURANCE : LA SOLIDARITÉ, CIE D'ASSURANCE-VIE :

Siège social, 126, St-Pierre, Tél. 4-4034 .... Québec, P. Q.

### AUTOBUS À LORETTE, AÉRODROME, CHAMPIGNY, LAC

ST-JOSEPH, STE-CATHERINE :  
Drolet, A., Ltée, 155, boul. Charest, Tél. 2-8494 .... Québec, P. Q.

### AUTOBUS FOURNIER LTÉE : QUÉBEC AU CAMP VAL-

CARTIER, STE-FOYE, LAC ST-CHARLES, ST-RAYMOND-  
Terminus, 501, boul. Charest Tél. 6182-34, St-Augustin, 2-5946

### AUTOMOBILES (SOUDURE, DÉBOSSAGE, PEINTURE, ETC.) :

Boutet & Fils, 131, Caron, Tél. 3-3370 .... Québec, P. Q.

### AUTOMOBILES (HUDSON ET CAMIONS REO) :

Racine, J. R. Inc., 27, Arago, Tél. 2-2019 .... Québec, P. Q.

### AVOCATS :

Boyer, Auguste, 159 ouest, Craig, Tél. MA. 7031 .... Montréal  
Champeau, Armand, 5585, Canterbury, Tél. AT. 9717, Outremont  
St-Jacques, Henri, 18, Rideau, Tél. 2-5055 .... Ottawa, Ont.

### BANQUES :

La Banque Provinciale du Canada,  
221 ouest, St-Jacques, Tél. HA. 7151, Montréal

### BICYCLETTES ET ACCESSOIRES :

Gendron et Frère Enrg., 19½, Provost, Tél. 3-1233, Québec, P. Q.

### BIJOUTIERS :

Guay, J.-A., 465, Christophe-Colomb, Tél. 5892 .... Québec, P. Q.

### BISCUITS ET GÂTEAUX :

Cie de Biscuits Stuart Ltée, Alf. Allard, prés., CR. 2167, Mtl.

### BLOCS DE BÉTON, TAILLEURS DE PIERRE :

Côté, Valère, Inc., 325, Dorchester, Tél. 4-4491, Québec, P. Q.

### BOIS ET MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION :

Grier, G. A. & Sons Ltd., 2120 o., Notre-Dame, WI. 6118, Mtl.

### BOIS DE CONSTRUCTION, MANUFACTURIERS DE PLANCHERS EN

BOIS FRANC, PORTES ET CHÂSSIS :  
Dupuis J.-P. Ltée, 1084, Av. de l'Eglise, Tél. YO. 0928, Verdun

### BONBONS EN GROS :

Bonbons Yolande Enrg., Mme J.-B. Cloutier, propr.,  
83, Sault-au-Matlot, Tél. 4-1167, Québec, P. Q.

### BOUCHERS, ÉPICIERS, QUÉBEC MARINE GROCERS :

Massé, Philippe, 93, Sault-au-Matlot, Tél. 2-8505, Québec, P. Q.

### BOULANGERS (GÂTEAUX ET PÂTISSERIES) :

Hethrington, T., Ltée, 358-364, St-Jean .... Québec, P. Q.

### BUANDERIES :

Buanderie St-Paul, 2020, Roberval, Tél. WE. 6791 .... Montréal

### CAFÉ, THÉ, CONFITURES :

J. A. Désy Ltée, 1459, Delorimier, Tél. FR. 2147 .... Montréal

### CARROSSERIES D'AUTO (DÉBOSSAGE, REMBOURRAGE, ETC. :

Normandeau, A. et Fils, 01152, Charlevoix, WI. 5562, Montréal

### CHAPEAUX :

Chez Charlebois, 708 ouest, Notre-Dame, Tél. MA. 5029, Mtl.

### CHARBON (ANTHRACITE ET BITUMINEUX) :

Syndicat National du Combustible,  
67, Buade, Tél. 7111, Québec, P. Q.  
The Canadian Import Co. Ltd. 83, Dalhousie, Tél. 2-1221, Québec

### CHARBON ET HUILE :

Madden & Fils Ltée, 244, boul. Charest, Tél. 4-3578, Québec

### CHAUFFAGE ET PLOMBERIE :

Germain & Frère Ltée, 237, St-Antoine, Tél. 76, Trois-Rivières

### CHAUFFAGE ET PLOMBERIE (ENTREPRENEUR) :

Jetté, J.-W. Limitée, 360 est, Rachel, Tél. MA. 4184, Montréal

### CHAUSSURES :

Létourneau, Emile, 96, de la Couronne, Tél. 3-7403, Québec, P. Q.

### CHOCOLATS (FINS — MINUSCULES) LIVRAISON :

Denyse, 4909 ouest, Sherbrooke, Tél. EL. 4877 .... Montréal

### COLLEGE O'SULLIVAN :

Chevrier, J.-P., Principal, 136, St-Jean, Tél. 3-5505, .... Québec

### COLLÈGE VERSAILLES :

Fortin Business Colleges, 840, Cherrier, Tél. AM. 6440, Montréal

### COMPLIMENTS :

Compliments d'un ami : C. et G. .... Québec, P. Q.

Compliments d'un ami : C. N. E.

Compliments d'un ami : J. E. S.

Compliments d'un ami : J. B. R. et Cie Inc.

Compliments de J. M. .... Québec, P. Q.

J. P. Laberge Enrg.

Un ami de la Revue.

Un ami de la Revue : A. D. & Fils Ltée.

W. A. Baker, Palais de Justice .... Montreal

### CONFECTION ET RÉPARATION DE CHAPEAUX POUR DAMES :

Le Papillon d'Or (Mlle J. d'Arc Emond),  
109, St-Jean, Tél. 2-4314, Québec, P. Q.

### CONSTRUCTIONS, DÉMOLITION, MATÉRIAUX À VENDRE :

Tétrault Frères, 1200, Av. de l'Eglise, Tél. WI. 8152, Verdun

### CONSTRUCTIONS GÉNÉRALES :

Succession Delpe Maranda,  
818½, St-Vallier, Tél. 2-3808, Québec, P. Q.

### CORSETS, BRASSIÈRES, LINGERIE :

Salon Élégant, 353½, rue St-Jean, Tél. 3-0543, Québec, P. Q.

### COURS ANGLAIS, STÉNOGRAPHIE BILINGUE ET DACTYLOGRAPHIE :

Sturton School, 93, Crémazie, Tél. 9571 .... Québec, P. Q.

### COURS PRIVÉS D'ANGLAIS (JOUR ET SOIR) :

Ecole Labrosse, 72, de l'Eglise, Tél. 4-6304 .... Québec, P. Q.

### COURTIERS D'OBLIGATIONS :

Frs Letarte, Prés., L.-A. Pedneault, Vice-Prés.

La Corporation de Prêts de Québec,  
132, St-Pierre, Tél. 2-4765, Québec, P. Q.

### COURTIERS EN ÉPICERIES :

Brault, Anastase, 1891, Roberval, Tél. WE. 4237 .... Montréal

### COUVREURS :

Falardeau, Eugène Ltée, 141, Dorchester, Tél. 9677, Québec, P. Q.

### CRÈME GLACÉE :

Crèmerie Mont Blanc Enrg., 149, Renaud, Tél. 2-6841, Québec

### DIRECTEURS DE FUNÉRAILLES :

Bouchard, J. & Fils, 54 — 5e rue, Tél. 4-1113 .... Québec, P. Q.

### DOREURS-ARGENTEURS-ORFÈVRES :

Beaugrand, Gilles, 846, de l'Épée, Tél. DO. 2950 .... Montréal  
Belleville, J. Arsène Ltée, 47, Sous-le-Fort (Basse-ville), Québec

### DRIVE YOURSELF :

Jobidon, Robert, 250, St-Paul, Tél. 2-5317 .... Québec, P. Q.

### EAU DE JAVELLE :

L'Eau Merveilleuse Enrg., 39-7e rue (Limoilou), 4-2661, Québec

### ÉDITIONS :

Éditions du Lévrier, 5375, Av. N.-D. de Grâce, WA. 6765, Mtl.

### ENTREPRENEURS :

Bilodeau Ltée, 82, Richelieu, Tél. 2-1143 .... Québec, P. Q.

### ENTREPRENEURS-COUVREURS :

La Rue, D. Ltée, 111, Côte de la Montagne, Tél. 3-7500, Québec

### ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX :

Cauchon, Magloire Ltée, 311, de la Salle, Tél. 6179, Québec  
Lamontagne, F.-X., 411, Boulevard Charest, Tél. 3-0590, Québec  
Michaud & Simard, 460, Arago, Tél. 5244 .... Québec, P. Q.

# BONNES ADRESSES À CONSULTER

## ÉPICERIES EN GROS :

D'Aoust, P. Ltée, 11, York .... Ottawa, Ont.  
Lamarche, J.-H., 6749, St-Laurent, Tél. CR. 2155 .... Montréal  
Letellier, J.-B.-E. Enrg., 112, Dalhousie, Tél. 2-3931, .... Québec

## ESTAMPES EN CAOUTCHOUC :

A. Derome et Cie Enrg., 25 est, N.-Dame, LA. 2392, Montréal

## FARINE, ENGRAIS, GRAINS, FOIN, BOIS, CHARBON :

Gervais, Paul et Frère, 5298, Henri-Julien, CA. 1157, Montréal

## FERRONNERIE D'ART :

Les Frères Lebrun, 456, Niverville .... Trois-Rivières

## FOURRURES :

Alain, P. A. Ltée, 203, St-Joseph et 79, de l'Eglise, 5106, Qué.  
Bernard, Léo, 810, St-Vallier, Tél. 3-1329 .... Québec, P. Q.  
Desjardins, Chas. et Cie, 1170, St-Denis, Tél. HA. 8191, Mtl.  
Laliberté, J.-B. Ltée, 145, St-Joseph, Tél. 6191 .... Québec, P. Q.  
Sanfaçon, Honoré, 110, rue de la Couronne, Tél. 7419, Québec  
Turcotte, N.-Geo., 162, Côte d'Abraham, Tél. 4-1459 .... Québec

## GRAINS, MOULÉES, PROVISIONS :

Frenette & Fils Enrg., 176, St-Pierre, Tél. 2-8070, Québec, P. Q.

## HABITS ET MERCERIES :

Cusson et Cusson, Place du Marché, rue Cascades, St-Hyacinthe

## IMMEUBLES :

Thibodeau, L. P. R., 325, boul. Charest, Tél. 3-5322, .... Québec

## IMMEUBLES (VENTE, ACHAT, EXPERTISE, FINANCE) :

Paquet, Geo., 351, boul. Charest, Tél. 4-4221 .... Québec, P. Q.

## IMPORTATEURS ET FABRICANTS D'OBJETS DE PIÉTÉ :

Génin, Trudeau et Cie, 38 ouest, N.-Dame, LA. 2261, Montréal

## IMPRIMEURS (MÉDÉRIC PARENT ET ONIL PARÉ, PROP.) :

Imprimerie Bégin Enrg., 40, St-François, Tél. 3-1252, Québec

## INDUSTRIE LAITIÈRE (MACHINES, USTENSILES, APP. FRIG.) :

Trudel, B. et Cie, 304, Carré Youville, Tél. MA. 8067, Montréal

## LABORATOIRE FARLEY — HULL, P. Q. :

Fabricant des « Antalgines » contre les maux de Tête.

## LAIT, CRÈME, BEURRE, ŒUFS ET FROMAGE :

Clark Dairy Ltd., 634, Av. Bronson, Tél. 5-1811, Ottawa, Ont.  
La Ferme St-Laurent Ltée, 6768, Garnier, CR. 2188-9, Montréal  
Laiterie de Québec Ltée, 75, Av. du Sacré-Cœur, Tél. 7101, Québec

## LIBRAIRIE (EN GROS SEULEMENT) :

Librairie J. A. Parent, 472, St-Vallier, Tél. 5630, Québec, P. Q.

## LIBRAIRES :

Granger Frères Ltée, 56 ouest, N.-Dame, LA. 2171 .... Montréal

## LA LIBRAIRIE DOMINICAINE :

5375, avenue Notre-Dame de Grâce, Tél. WA. 6765 .... Montréal  
95, avenue Empress, Tél. 2-7363 .... Ottawa, Ont.

## LIQUEURS DOUCES :

Fortier, Elzéar Ltée, 115, St-Dominique, Tél. 2-3891, .... Québec

## MACHINERIES DE BUANDERIE, ETC. :

Langlais et Frère Enrg., 152, de la Couronne, Tél. 2-8224, Qué.

## MACHINERIES D'IMPRIMERIE (RÉPARATION, SOUDURE, ETC.) :

Le Matériel d'Imprimerie Ltée (Demandez M. Langlais),  
970, de Bullion, Tél. PL. 9011, Montréal

## MAGASINS À RAYON :

Bouchard, L., 750-760, St-Vallier, Tél. 2-5638 .... Québec, P. Q.  
Dubuc, T. D., 214-218, St-Jean, Tél. 2-3961 .... Québec, P. Q.  
Dupuis Frères Ltée, Tél. PL. 5151 .... Montréal  
Moncion, Thomas, Succ. J. Pharand,  
85-91, Champlain, Tél. 2-5315, Hull, P. Q.  
Syndicat de Québec Ltée, 215, St-Joseph, Tél. 4-3561 .... Québec

## MANUFACTURIERS DE FOURNITURES FUNÉRAIRES :

Girard et Godin Ltée, T.-Riv. et 34 o., St-Paul, LA. 9214, Mtl.

## MANUFACTURIERS DE PORTES ET CHÂSSIS, BOIS :

Pilon, Jos. Ltée, 79, Boul. du Sacré-Cœur, Tél. 3-1116, Hull, P. Q.

## MARCHAND DE FOURRURES :

Zicat Lauréat, Enrg., 28, chemin Sainte-Foy, Tél. 9627, Québec

## MARCHANDS DE THÉS, CAFÉS ET ÉPICES EN GROS :

Bourque, A., 262 est, St-Paul, Tél. HARbour 7630 .... Montréal

## MARCHANDS-TAILLEURS :

Mathieu, Lucien Enrg., 2251, Frontenac, FR. 1803 .... Montréal  
Meunier, Ernest, 994 est, Rachel, Tél. FR. 9343 .... Montréal

## MATELAS, SOMMIERS, ETC. :

Matelas Frontenac Enrg., 15, Boisseau, Tél. 5347, Québec, P. Q.

## MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION :

Les Industries G.-I. Lachance Inc., 263, St-Paul, 2-6403, Québec

## MÉDECINS :

Castonguay, Dr E.-J., 4231 est, Ste-Catherine, CH. 0560, Mtl.  
Gratton, Dr Albert, 781, du Couvent, Tél. WE. 5476 .... Montréal  
Pilon, Dr Henri, 251, boul. St-Joseph, Tél. 2-0563, Hull, P. Q.  
Pouliot, Dr Antoine, 68, Ste-Ursule, Tél. 2-4455, Québec, P. Q.

## MEMBRES ARTIFICIELS :

Duckett, J.-A. 2014, Bleury, Tél. HARbour 0630 .... Montréal

## NETTOYEURS, BUANDERIE :

Pfeiffer, P., 4, McMahon, Tél. 2-2021 .... Québec, P. Q.

## NOTAIRES :

Labrèche et Labrèche, 10 ouest, St-Jacques, MA. 3373, Montréal  
McKay, R. E., 4948, Av. Verdun, Tél. YO. 5322 .... Verdun

## NOUVEAUTÉS, MERCERIES, TAPIS, PRÉLARTS :

Alepin, J. et Frère Ltée, 4295 ouest, Notre-Dame,  
Tél. WE. 1108 ; 4719, Wellington, Tél. YO. 1144, Montréal

## OPTICIENS D'ORDONNANCES :

Derouin, O. L., 37, Métcalfe, Tél. 2-4976 .... Ottawa, Ont.  
Lamontagne, Etienne, 1065, St-Prospère, Tél. 2178, Trois-Rivières  
St-Jean et Lesage, 400 est, Sherbrooke, Tél. HA. 8305, Montréal

## OPTOMÉTRISTES ET OPTICIENS :

Beaulieu, Remy, 94, de la Couronne, Tél. 2-3592, Québec, P. Q.

## PÂTISSERIES :

Pâtisserie Frontenac, 300, St-Jean, Tél. 2-5721, Québec, P. Q.

## PHARMACIENS :

Pharmacie Aimé Roussin, 2823, Masson, CH. 2103 .... Montréal  
Pharmacie P.-H. Soucy, 85, Cartier, Tél. 2-1235, Québec, P. Q.

## PHARMACIENS EN GROS :

Durocher, G. E., 139, Queen, Tél. 2-5309 .... Ottawa, Ont.

## PIERRE :

Carrière Gravel Ltée, 282, St-Paul, Tél. 2-4122 .... Québec, P. Q.

## PLOMBIERS :

Turcotte & Létourneau, 217, de la Salle, Tél. 9198, Québec

## PLOMBIERS-COUVREURS-ÉLECTRICIENS :

Asselin, J.-A., 37, Hermine, Tél. 9670 .... Québec, P. Q.  
Dorion, Jules, 11, rue Ramsay, Tél. 4-2916 .... Québec, P. Q.

## PRODUITS PHARMACEUTIQUES :

Sylvain Ltée, 406 est, Notre-Dame, Tél. HA. 5374 .... Montréal

## PROFESSEUR DE MUSIQUE (GUITARE, MANDOLINE, VIOLON) :

Gagnon, T. W., 208, N.-D. des Anges, Tél. 2-3700, Québec, P. Q.

## PROVISIONS, POISSON, FRUITS, ETC. :

Dominion Fish & Fruit Ltd., Tél. 2-7036 .... Québec, P. Q.

## QUINCAILLERIE EN GROS ET DÉTAIL :

Lemieux, Jos.-E. Enrg. .... Québec, P. Q.  
O'Neil & Richard Ltée, 184, du Pont, Tél. 2-1594, Québec, P. Q.

## QUINCAILLERIES GÉNÉRALES :

Giroux & Frère Enrg., 307, St-Jean, Tél. 2-8337, Québec, P. Q.  
Gravel, Ludger et Fils, 3447, Av. du Parc, Tél. HA. 5211, Mtl.  
Grégoire, J.-R., 3605 est, Ontario, Tél. FA. 1167-8 .... Montréal  
La Ferronnerie Crémazie Enrg., 158, Crémazie, Tél. 2-2506, Qué.  
Queen Mary Hard. Ltd., 5323 Queen Mary Rd., \*EL. 1129, Mtl.

## RESTAURANTS :

Boulevard Restaurant, 3830, Décarie, Tél. DE. 0097, Montréal

## SALON DE BEAUTÉ :

Salon Mario, 40, de Mazonod, Tél. 3-0593 .... Québec, P. Q.

## TAXIS (DEMANDEZ TOUJOURS) :

Taxis Red Diamond de Luxe, Tél. 8123 .... Québec, P. Q.

## TERRA COTTA :

Montreal Terra Cotta, 1010 o., Ste-Catherine, MA. 1816, Mtl.

## TRANSPORTS :

St-Hyacinthe Transport, 34, Piété, Tél. 356-122 .... St-Hyacinthe

## USTENSILES DE CUISINE — ALUMINIUM :

Waterless Kitchen Equipment Reg'd.,  
286, St-Joseph, Tél. 5355, Québec, P. Q.

## VALEURS DE PLACEMENT :

Dubé, Oscar & Cie Inc.,  
105, Côte de la Montagne, Tél. 2-4061, Québec, P. Q.  
Société Générale de Finance, Inc.,  
57 ouest, St-Jacques, Tél. HA. 5168, Montréal

# Sommaire

Mai 1946

---

MARGUERITE TREMBLAY : *Du blanc et du noir*

Sur toutes les misères humaines se lève avec le renouveau du printemps le mois de Marie.

JOSEPH DANDURAND : *Le chemin de l'usine tu prends encore le dimanche*

Que les génies qui ont inventé le mouvement perpétuel de l'usine fassent un nouvel effort pour le suspendre au moins un jour sur sept : le dimanche.

CHARLES PICHON : *L'actualité des psaumes*

Les psaumes alimentent la liturgie catholique et orthodoxe, en particulier celle de la messe. Ils forment aussi le fond de la piété protestante et la plus belle littérature profane leur doit sans mesure.

ANNETTE DÉCARIE : *Montaigne*

« Toute son œuvre n'est qu'un *long procès de la nature humaine* sous forme des plus libres et des plus délicieuses causeries jamais entendues, les seules vraiment exquises avec cet abus génial et charmant du *moi* et du *je* ».

ANDRÉ PATRY : *Poésie et symboles*

Une vue panoramique du symbolisme et de ses principaux représentants à travers les âges ! Dans les religions, au Moyen âge avec Dante, au temps de la Réforme avec le *Paradise Lost*, en Espagne dans l'art religieux, chez les romantiques du XVIIIe siècle, etc... le symbolisme alimente la liturgie, la poésie, le théâtre, la musique, la littérature. Avec Claudel et Valéry, le néo-symbolisme atteint un sommet.

GÉRARD BERGERON : *Les deux guerres mondiales*

Rechercher les différences stratégiques entre la *grande* guerre de 1914 et la *guerre totale* de 1939 est le but heureusement poursuivi et combien instructif de cette étude.

## Le sens des faits

R. P. ANTONIN LAMARCHE, O. P. : « Neutralité, non-confessionnalité et l'École sociale populaire ».

ALBERT LACROIX : « Un beau livre sur Maine de Biran ».

RITA LECLERC : « Pour une authentique et clairvoyante charité ».

## L'esprit des livres

R. Sœur JOSEPH-ARTHUR : « L'art dans saint Augustin » (*Yves Filfe*).

Dom CHARLES POULET, O. S. B. : « Histoire du Christianisme » (*T. Charland*).

WALTER LOWRIE : « A short Life of Kierkegaard » (*A.-M. Monette, O. P.*).

BERTHE BERNAGE : « Brigitte aux champs — Brigitte sous le ciel gris » (*A. S. P.*).

JOSEPH MARMETTE : « Charles et Eva » (*A. Saint-Pierre, O. P.*).

SAINT BERNARD : « La considération » (*Paul Lacoste*).

LOUIS BOURGOIN : « Histoire des sciences et de leurs applications » (*P. L.*).

JACQUES MARITAIN : « Pour la justice » (*Paul Lacoste*).

LÉON GÉRIN : « Aux sources de notre histoire » (*Paul Lacoste*).

# REVUE DOMINICAINE

Directeur :  
R. P. ANTONIN LAMARCHE, O. P.  
3500, Av. Laval, Montréal - 18

Volume LII

Tome I

Mai 1946

## *du noir et du blanc...*

*tristesse...*

*voyez ces enfants*

*exposés vifs au taillant de la vie,*

*la maman n'est plus*

*et la main qui prépare leur lit*

*est sans mission...*

*voyez ces agités qui tournent en rond,*

*un jour ils seront dans l'Eternité,*

*quel sera leur poids...*

*voyez ces hommes à face blême*

*embusqués derrière l'erreur,*

*ils jettent leur cri de haine...*

*et ces estropiés, ces infirmes*

*qui s'accrochent dans leurs pas,*

*ils veulent suivre*

*le poing crispé*

*aveugles à la rumeur qui monte...*

*voyez cette paix manquée*

*l'univers inconscient qui tâtonne*

*l'enfer qui gronde...*

*voyez ces malades rétifs*

*ces pauvres sans charité*

*ces filles charnelles,*

*voyez... voyez...*

*tristesse...*

joie...  
voyez l'année  
qui presse sa course  
pour donner à l'homme  
le mois de mai...  
oh ! la chanson des sources  
et l'espérance des nids !  
dame nature qui attaque sa symphonie  
et pare sa robe de bure...  
c'est le mois le plus beau  
il a été donné à Marie !  
voyez le ciel, les eaux,  
ces tulipes,  
ce verger de neige  
et dans la cathédrale  
ces communiantes voilées,  
telle la nouvelle Eve  
dans les grandes verrières...  
voyez ces rayons plus chauds  
qui s'allongent sur les berceaux...  
et dans la campagne  
la famille  
qui s'achemine  
vers la croix du chemin,  
elle chante à Notre-Dame  
les couplets  
des anciens,  
voyez... voyez...  
joie...

\* \* \*

c'est le mois le plus beau  
il a été donné à Marie.

marguerite tremblay

## Le chemin de l'usine tu prends encore le dimanche

---

A-t-on encore le souvenir du malaise ressenti par nos populations ouvrières lorsqu'elles furent pour une première fois appelées à se rendre à l'usine aux cheminées fumantes le dimanche, c'est-à-dire en un jour qu'elles avaient toujours appris à consacrer au Seigneur ? Si la physionomie de ce premier moment de surprise n'a pas été retenue, il est trop tard pour la reconstituer. Le travail du dimanche est devenu monnaie courante dans la grande industrie et le monde ouvrier s'est plié à cette nouveauté qui n'en est plus une.

Il n'existe pas, que nous sachions, une statistique des usines faisant travailler le dimanche dans cette province, non plus que des travailleurs qu'elles emploieraient ainsi. Et, soit dit en passant, il serait à propos d'avoir des chiffres à ce sujet, ne serait-ce que pour donner une vue d'ensemble de la situation telle qu'elle se présente véritablement.

Mais on peut s'en faire une idée en parcourant par l'esprit les principaux centres industriels de la province : Montréal, Québec, Trois-Rivières, Cap de la Madeleine, Shawinigan, Beauharnois, Hull, La Tuque, Donnacona, Dolbeau, Arvida, Port-Alfred, Kénogami, Baie-Comeau, et d'autres centres que nous oublions. N'est-il pas vrai que dans la plupart de ces endroits il y a des ouvriers (en plus ou moins grand nombre, selon le cas) qui prennent le chemin de l'usine le dimanche ?

Heureuses les villes non touchées par le mal ! Mais qu'elles sont nombreuses celles où une partie de la population doit se plier aux exigences de la grande industrie et s'engouffrer à l'usine le dimanche !

Le plus étonnant de l'affaire, c'est que cet état de chose est accepté comme une fatalité, une fatalité durable, sans issue, contre laquelle il serait vain de s'escrimer. Tout comme le travailleur industriel qui pourtant sent l'esclavage qu'on lui fait subir, le public s'est fait instruire du

pourquoi, des raisons qui ne permettent pas qu'il en soit autrement. Lorsqu'on affirme que des cuves de métaux en fusion ne saurait refroidir sans causer de très lourds dommages à l'outillage d'une usine, que peut répondre le commun des mortels ? Ainsi, comment contester lorsqu'on explique avec semblant de raison que des dispositifs mécaniques ou autres requièrent une surveillance ininterrompue, que la production serait gravement retardée si certains travaux n'étaient pas exécutés pendant l'absence du gros de la main ouvrière le dimanche. Et nous passons sous silence les impératifs invoqués du fait de la guerre depuis six ou sept années, période pendant laquelle la situation s'est gâtée davantage.

De ces explications, il faut évidemment retrancher ce qu'elles peuvent contenir de spécieux et ne garder que le fond de vérité qu'elles contiennent et sur lequel, il est vrai, s'appuie la mauvaise foi pour brouiller les choses. Or, sans démêler ce qui est de l'ordre du nécessaire et ce qui est proprement de l'abus, dans ce travail que l'on fait le dimanche, disons que c'est une tristesse de voir un tel désordre se perpétuer dans une espèce d'indifférence de la part de ceux qui sont le mieux en mesure d'y mettre fin, ou du moins de le circonscrire à un strict minimum.

\* \* \*

Il va sans dire que le travail du dimanche qui se fait dans les entreprises de production, en notre province comme sans doute ailleurs au pays, tient à la transformation économique opérée par la grande industrie, fille de la machine et de l'électricité.

C'est devenu presque un lieu commun d'affirmer que le progrès matériel a devancé le progrès social ; et, pourrait-on ajouter, il s'est fait sans souci très souvent d'employer le même génie inventif qui a présidé aux découvertes scientifiques à les rendre conformes aux besoins et à la destinée de l'homme, ainsi qu'aux lois morales qui le gouvernent.

Dans « Terre des Hommes », Antoine de Saint-Exupéry exprime d'un tour bien neuf une vérité qui prend sans cesse plus d'évidence lorsqu'il écrit : « *Que sont les cent années de l'histoire de la machine en regard des deux cent mille années de l'histoire de l'homme ? C'est à peine si nous nous installons dans ce paysage de mines et de centrales électriques. C'est à peine si nous commençons d'habiter cette maison nouvelle, que nous n'avons pas même achevé de bâtir* ». Et Saint-Exupéry poursuit plus loin : « *... Ainsi dans l'exaltation de nos progrès, nous avons fait servir les hommes à l'établissement de voies ferrées, à l'érection des usines, au forage de puits de pétrole. Nous avons un peu oublié que nous dressions ces constructions pour servir les hommes* ».

Un tout jeune homme racontait un jour la mésaventure dont il avait été victime en s'attachant bien imprudemment la main à la roue d'un mécanisme. Une fois la roue mise en rotation par contact électrique, la main et le bras durent subir le mouvement circulaire, qui se fit de plus en plus précipité jusqu'au moment où heureusement un secours vint. Et le moment de la délivrance en fut un de soulagement intense après une étourderie.

L'homme est actuellement comme cet enfant attaché à la machine. Prétend-il être le maître de ses inventions ? Certes, il l'est. C'est lui qui les a bâties et imaginées. Les merveilles de construction mécanique, de production en série, de transformation de la matière, de procédés industriels, tout cela compte comme autant de victoires à son crédit. Mais dans l'exaltation de ses succès, il a oublié de déposer le trésor de ses conquêtes au pied de l'homme. Si nous le voyons mal, c'est que « *nous sommes tous de jeunes barbares que nos jouets neufs émerveillent encore* », ainsi que le dit si justement Saint-Exupéry.

Il est temps de le rappeler : cette terre, avant d'être celle de la dynamo, de la machine, ou du haut-fourneau, doit être la terre de l'homme, de tout l'homme, de tous les hommes.

\* \* \*

Or, en forçant l'humble travailleur à entrer dans l'usine le dimanche, la machine offense la dignité humaine dans une de ses exigences les plus catégoriques.

Pourquoi ne serait-il pas possible de dire : « Vous, hommes de science, chimistes ou physiciens, industriels aux riches laboratoires, vous tous qui avez su créer de merveilleux instruments de production, sortez de votre torpeur et remettez-vous au travail pour régler vos savants procédés de production suivant les exigences de la liberté et de la dignité humaine. Nous avons foi dans votre science, dans votre habilité à maîtriser la matière, à la transformer. Nous savons que s'il a été possible d'inventer et de machiner des combinaisons si merveilleuses, c'est aussi dans votre pouvoir d'imaginer les moyens de les assouplir suivant les prescriptions de la loi divine qui ordonne à l'homme de se reposer le septième jour, le dimanche, et de retourner en actions de grâce son visage vers le Seigneur. Nous savons que vous pouvez, en vous en donnant la peine, trouver le moyen d'immobiliser sans dommage le dimanche la machinerie qui est votre invention ».

Cet appel aux savants et aux industriels, pourquoi ne serait-il pas également lancé aux institutions de recherches scientifiques et aux gouvernants ? Car, s'il est réellement vrai que nous avons nombre d'usines qui fonctionnent partiellement ou totalement le dimanche parce qu'on ne saurait arrêter tout travail sans torts sérieux, n'appartient-il pas aux assemblées de savants et à l'autorité publique de prêter main-forte et savoir dans la recherche d'une solution ?

Pourquoi le monde de la science ne s'intéresserait-il pas au problème ? Pourquoi nos gouvernants ne lui feraient-ils pas des avances afin de susciter sa collaboration ? Pourquoi l'Etat n'offrirait-il pas son assistance aux industriels en leur demandant de cadencer suivant les données de la loi divine les opérations de leurs outillages de production ? Nous imaginons que l'Etat fédéral pourrait mettre son Conseil national de recherches à l'œuvre afin de trouver des procédés qui permettraient de fermer complètement les usines le dimanche.

LE CHEMIN DE L'USINE TU PRENDS ENCORE LE DIMANCHE

Des plus ferrés que nous en ce domaine pourraient sans doute faire des suggestions plus efficaces ou plus opportunes. Nous avons voulu tout simplement exposer un point de vue, en disant : Est-ce une chimère ? Nous ne l'avons pas cru. Subirons-nous indéfiniment le travail du dimanche en prenant pour acquis que ce mal tient à la grande industrie comme la peau à la chair ?

Si l'homme est parvenu à faire des avions dont la vitesse dépasse celle du son, s'il a pu désagréger l'atome, lancer des rayons lumineux jusque sur d'autres astres, pourquoi ne lui serait-il pas possible de faire en sorte que la machinerie le libère au moins un jour sur sept ?

Nous croyons que l'opinion publique devrait s'intéresser au problème, le discuter, et secouer l'inertie de ceux qui peuvent réellement quelque chose pour que les cheminées des usines s'éteignent le dimanche. A l'heure actuelle, l'opinion publique dort sur les explications qu'on a bien voulu lui donner.

Ah ! qu'il y aurait des motifs de fierté si notre province, ou même le pays tout entier, pouvait donner une solution au problème et devenir l'exemple d'un peuple qui a rendu au Seigneur le jour qu'il s'était gardé, et à l'humble travailleur sa dignité d'homme composé d'un corps mais aussi d'une âme.

Chicoutimi

Joseph DANDURAND,  
*avocat.*

## L'actualité des Psaumes

---

De tous les tirages de librairie, le plus considérable est, de bien loin, la Bible. Livre sacré des catholiques, des protestants, des orthodoxes, la Bible intéresse un milliard d'êtres humains. Pour certains d'entre eux, la Bible constitue, avec l'inspiration personnelle, le substrat unique de la religion. Sur l'utilisation de la Bible, sur son interprétation, sur sa portée théologique, la chrétienté de la Renaissance s'est divisée et demeure encore déchirée aujourd'hui. Sur le texte de la Bible, sur son origine, sur son sens, sur sa valeur rationnelle, les philosophes du XVIIIe siècle puis les exégètes « radicaux » du XIXe siècle, ont livré à la Tradition le combat le plus acharné et cru remporter, d'abord, d'éclatantes victoires...

Cependant, l'humanité pensante ne cesse, dans son immense majorité, de se référer à la Bible, *to Biblion*, le Livre des Livres, pour y chercher lumière, réconfort et vigueur. Chaque jour davantage, même à l'heure présente, les éditions de la Bible se multiplient. Et voici la dernière-née, que le commerce ne connaît pas encore, corolle qui vient d'éclorre dans la terre romaine, auprès du Tombeau de saint Pierre : la nouvelle traduction latine des Psaumes, réalisée selon les méthodes critiques par les professeurs de l'Institut biblique pontifical.

\* \* \*

Dans la Bible, les *Psaumes* nous intéressent particulièrement. Ils alimentent toute la liturgie catholique et orthodoxe, en particulier celle de la messe : ce n'est pas indiscrètement que M. André Billy a choisi *Introïbo* pour titre d'un de ses *George Eliot acidulés*. Mais les Psaumes forment aussi le fonds de la piété protestante, ainsi que le répertoire du « patois de Chanaan ». Enfin, toute la littérature profane leur doit sans mesure, de Ronsard à Racine, de Hugo à Claudel, voire à Mauriac.

## L'ACTUALITÉ DES PSAUMES

C'est sans doute que la créature a toujours retrouvé dans ces chants passionnés les éléments majeurs de son héritage : péché, adoration, espérance, admiration lyrique du monde nouveau-né.

Or, de ces Psaumes, la version reçue dans l'Eglise catholique était jusqu'à présent une traduction latine du texte grec des Septante. Les Septante, on le sait, sont les 70 interprètes réunis dans l'île de Pharos, au III<sup>e</sup> siècle avant J.-C., par le roi Ptolémée, pour traduire en grec les Livres sacrés des Juifs. Ces 70 traducteurs étaient d'ailleurs au nombre de 72, et même un récit charmant, que l'histoire n'a pas retenu, nous les montre travaillant deux par deux, dans 36 cellules, et présentant à Ptolémée leurs 36 traductions, qui toutes coïncidaient miraculeusement.

Ce qui est plus certain — et fâcheux — c'est que le Psautier des Septante n'est pas la meilleure de leurs traductions. Leur version ne mérite que trop ici son autre nom d'*Alexandrine* : ces Juifs d'Egypte savaient mal l'hébreu classique ; ils ignoraient les anciennes liturgies et coutumes de Sion, auxquelles se réfèrent constamment les Psaumes ; enfin, leurs textes de travail contenaient beaucoup de leçons vicieuses, qu'ils se gardaient bien de corriger, auxquelles au contraire ils s'ingéniaient à trouver un sens.

Bien entendu, ces diverses erreurs se retrouvèrent dans les versions latines des Septante, traductions de traduction... Et c'est pourquoi, six cents ans plus tard, saint Jérôme entreprit une révision critique de ce *textus receptus* par rapport à l'original ébraïque. C'est même un spectacle émouvant de voir ce grand nerveux, cet instable, dont la *Correspondance* nous révèle les sautes d'humeur, s'astreindre, par amour de Dieu et par charité pour les âmes, à ces travaux austères, rebutants, de l'érudition, demeurer des semaines sur une ligne, sur un mot, sur un *gimel* pris pour un *noun*, colliger interminablement les obèles et les astérisques qui signaleront les additions ou retranchement des Septante, et, pendant des années, sans défaillance, construire son œuvre critique avec cette poussière de philosophie... Après quoi, non satisfait de cette révision de la traduction courante du grec, le vieux lion de Pannonie se remet à

l'attelle et, pendant de nouvelles années, tourne de nouveau la meule, en rédigeant une nouvelle traduction, sa traduction personnelle, faite directement sur l'original hébreu.

\* \* \*

Des juges non suspects, un Delitzsch par exemple, ont célébré les mérites littéraires et scientifiques de cette dernière version. Elle n'en a pas moins vieilli — sans parler des erreurs commises par le père de la Vulgate comme par tout autre auteur. Aussi Rome décide-t-elle une nouvelle traduction latine, d'après le texte juif des Massorètes (VIe-Xe siècles) utilisé selon les lois de la critique moderne. Précieuse critique, qui nous épargnera de voir plus longtemps la tempête, au psaume XXVIII, contraindre les biches à avorter, alors qu'elles se bornent, plus simplement, à arracher le feuillage des chênes...

Or, ce point de méthode est fort important. L'Eglise catholique se trouve exposée en matière biblique, comme on le sait, à deux sortes d'attaques. Les uns l'accusant, depuis la Renaissance, de séquestrer le texte sacré. D'autres, plus récemment, lui reprochent de sacrifier aux méthodes d'exégèse critique et scientifique, au détriment de la méditation mystique des Livres Saints. On a même vu ces temps-ci un prêtre italien, don Ruotolo, sous le pseudonyme hébraïque de Daïn Cohenel, prendre à partie les maîtres de l'Institut biblique de Rome et de l'Ecole archéologique française de Jérusalem, en réclamant la condamnation conjointe de ces savants Jésuites et Dominicains.

Mais il ne faut jamais jouer avec les allumettes... De même que le Concile de Trente, pour barrer la route aux interprétations individuelles de la Bible, avait adopté un texte unique auquel on pût commodément se référer : la Vulgate de saint Jérôme, et l'avait proclamée « authentique » (sans évidemment la déclarer par là exacte dans ses moindres détails), de même la Commission biblique de Pie XII, par l'organe du Cardinal Tisserant, sémitisant de premier ordre, et d'ailleurs membre de l'Institut de France, a condamné les fantaisies « mystiques » de Daïn

## L'ACTUALITÉ DES PSAUMES

Cohenel. Quatre principes, dit ce document, constituent la charte de l'exégèse catholique : 1) l'exégèse doit rechercher le sens littéral, base de toute interprétation du texte ; 2) la Vulgate ne jouit que d'une authenticité juridique ; 3) la critique de textes, traditionnellement en honneur dans l'Eglise (on vient de le voir avec saint Jérôme) ne porte aucune atteinte à la dignité des Saintes Ecritures ; 4) il convient de favoriser, pour l'exacte intelligence de la Bible, l'étude des langues orientales et des sciences auxiliaires : paléographie, épigraphie, numismatique, titulature, etc...

Ces décisions ne surprendront que ceux qui jugent l'Eglise sans la connaître, sur des slogans de partis ou sur une « histoire » passionnée. Lorsque l'on va aux faits, lorsque l'on remonte aux sources, on découvre, au contraire, un souci permanent d'authenticité et de vérité. Du labeur de saint Jérôme à celui des « moustiers » qui sauvèrent les Lettres ; de dom Calmet, que consultait Voltaire, à Monsieur Le Hir, qui apprit l'hébreu à Renan ; de Pie XI, qui fit entreprendre par les Bénédictins de dom Quentin la revision critique du texte de la Vulgate, à Pie XII, qui vient de faire publier le Psautier Latin selon les méthodes les plus strictes, une tradition se manifeste, qui n'est l'œuvre ni de l'opportunité, ni du hasard : tradition qui pourrait se résumer dans la parole royale de Léon XIII, lorsqu'il ouvrit toutes grandes aux chercheurs les portes de l'*Archivio segreto* : « L'Eglise n'a rien à craindre de la vérité, mais aussi de la tradition qui, dans notre monde divisé, présente encore un autre avantage : celui d'offrir, dans le domaine d'une science loyale, un terrain de rencontre, et peut-être de séjour, aux hommes de bonne volonté ».

Charles PICHON

## Montaigne

---

Il raconte railleusement à certain moment de ses *Essais* : « Après que Socrate fut averti que le Dieu de Sagesse lui avait attribué le surnom de Sage, il en fut étonné, et, se cherchant et secouant partout, n'y trouvait aucun fondement à cette divine sentence ».

Cher Montaigne ! Grand et cher Montaigne ! Si familièrement grand, génial avec tant de bonhomie.

Qu'on lui eût dit qu'il serait reconnu universellement pour un des plus puissants piliers de la Pensée, que nulle culture à l'avenir ne saurait ignorer sans préjudice cette *Somme* humaine que représente « ce livre de bonne foy », ses *Essais* inégalés, il en aurait souri d'un large sourire pyrrhonien, et se *cherchant et fouillant partout*, en définitive, n'eût trouvé *aucun fondement* à cette consécration unanime et séculaire ; car il avertit dès l'entrée de son livre : « lecteur, je ne m'y suis proposé aucune fin que domestique et privée ; je n'y ay eu nulle considération de ton service, ny de ma gloire ; mes forces ne sont pas capables d'un tel dessein ».

Quelle leçon de modestie, de simplicité chez les titans de l'art et de la pensée, et qu'il fait bon retrouver cette tonifiante et aimable « compagnie », le soir dans le silence d'une chambre bien close, quand tout le jour, selon la recette jugée infailible par de Talleyrand, il a fallu, « pour plaire dans le monde, (en admettant qu'on n'y ait pas renoncé dès avant sa naissance) se laisser apprendre des choses que l'on sait par des gens qui ne le savent pas » ; ceux-là, les arrivistes de la culture, qui sont d'avis que « le savoir caché diffère peu de l'obscur oisiveté ».

Quelle « munition » que l'omniscient et débonnaire Montaigne en cet « humain voyage » dans la vallée des suffisants !

« Nous ressentons un apaisement, écrit André Maurois, une joie de penser que la nature humaine peut quelquefois être si simple et si aisée, une modestie qui nous empêche, quand nous pensons à ce grand exemple, d'affirmer ce que nous ignorons... »

Michel de Montaigne n'ignorait rien de toutes les connaissances offertes à « l'ivresse de tout savoir, à l'appétit d'encyclopédie qui travaille son siècle ». Son érudition est sans limite. Le plus grand humaniste

de l'histoire, voilà Montaigne. Le plus grand, par sa connaissance approfondie de l'antiquité grecque et latine et l'application qu'il en fait à travers son *moi* (car « je suis moi-même la matière de mon livre, dit-il, et je m'y fusse peint très volontiers tout entier et tout nu »..... à l'homme, universel individu, lequel est l'objet de toute son étude.

« D'un mot, le culte de l'antiquité, fondé sur l'esprit historique, et pénétré du culte de l'homme même : tel est le sens de l'humanisme ; tel est celui de Montaigne » (P. Moreau).

Ce siècle, le XVIe, celui même de cette splendide Renaissance française toute imprégnée de Grec et de Latin, est en proie par ailleurs aux guerres civiles et religieuses de la Réforme. Siècle tout à la fois de machiavélisme, de platonisme et de rationalisme importés d'Italie. Siècle aussi de pyrrhonisme, de scepticisme dû sans doute à l'étude de tant de philosophies contradictoires. Et comme contrepoids, comme antidote à l'affolement de la raison et à la suspicion que causaient dans les esprits tant de prétentions différentes, cette « soumission irraisonnée à la révélation divine qui prendra plus tard le nom de *fidéisme* ».

\* \* \*

Michel naît en 1533 de Pierre-Eyquem, de fraîche noblesse française, et de mère portugaise d'origine juive. Dès sa naissance, son père, « homme d'esprit pratique, de jugement net, aimant les lettres, la liberté, la modestie, le travail », le voue à l'humanisme. Dans ce but, il ne néglige rien pour son fils des moyens de culture à la portée de cet âge d'or du savoir. Il convie à son château les plus grands savants et humanistes du temps, et l'esprit y est naturellement libre. De fait, l'atmosphère familiale s'y prêtait déjà. Les frères de Pierre-Eyquem ne sont-ils pas partisans de la religion réformée, et sa femme d'ascendance israélite ? On assure qu'en outre, le château de Montaigne est « maison hospitalière à tous les latinistes et hétérodoxes » de l'époque.

On donne au jeune Michel des précepteurs éminents et la langue qu'il apprend d'abord — afin qu'il la sût plus excellemment — est la latine. « Les premiers mots que Montaigne entendit, les premiers par

lesquels il demanda la bouillie ou le vase, écrit un de ses biographes, furent du plus pur latin d'Erasme ». Rien d'étonnant à la facilité extrême avec laquelle il la pratiquera tout au long des *Essais*. Ses mœurs sont laissées libres.

Tout dans l'existence de Montaigne encourage chez lui son indolence native. Pour lui éviter la moindre contrainte, son père avait imaginé de le faire éveiller en musique. Le son de l'épinette accompagnait son lever.

Sans doute il connaît la vie studieuse et austère du collège, mais là encore, il a des maîtres particuliers destinés à lui faciliter et compléter l'enseignement qu'il y reçoit, « sans lui imposer de lourdes disciplines ».

De fait, Michel n'entretient pas avec ses maîtres cette distance respectueuse qui est coutume, il traite avec eux en amis, et on nous dit qu'il en était fort estimé « pour sa belle latinité ».

Puis, c'est après, l'Université de Bordeaux, où il apprend la dialectique et la logique, et où il termine, à 20 ans, sa dernière année de droit.

A ce moment-là de son existence, un de ses biographes nous le fixe ainsi : « court de taille mais trapu, barbe chataine bien fournie, les mains gourdes et velues, mais la figure riante et pleine d'aisance. A 20 ans, il était, dit Jean Prévost, un gentilhomme plus instruit qu'aucun autre de son âge mais plus dégourdi aussi. La gaillardise de ses humeurs, une jovialité galante et un robuste tempérament étaient heureusement atténués par sa douceur de manière, sa courtoisie, sa crainte de faire pleurer qui le forçait à d'obligeants procédés, et qui masquait ainsi son indifférence aux passions et la sérénité facile de son âme ».

On le verra durant toute sa vie, jusque vers 1580, occupé de magistrature, de service à la cour ou même d'exploits militaires et de diplomatie. Sa curiosité aimable, sa conversation brillante et aisée font rechercher sa compagnie. De fait, il y a en lui du mondain et du politique, du diplomate et du soldat, du théologien et du courtisan, de l'humaniste et du chrétien. Il voyage plus que volontiers.

L'éclectisme de ces activités — au sein desquelles il est, au delà de tout, le Spectateur inlassable de la Comédie humaine — lui plaît assez, « pourvu que ce soit par intervalle et à mon point », dit-il.

Les matières d'impôts et de finances devaient toutefois finir par l'ennuyer plus que de raison ; mais, se disait à lui-même Michel, « il ne faudrait point déroger de la haute et droiturière réputation de mon père... » Quand même, il lui arrive trop fréquemment de briller par son absence aux séances du Parlement de Bordeaux. Alors la prochaine fois, reprenant son siège auprès de ses collègues, il leur demandera sans passion : « Eh bien, où en sont asteure nos querelles ? »

« C'est là, écrit Pierre Moreau, qu'il enregistrera les singularités de notre justice, ses barbares institutions, ses condamnations *crimineuses*... » Ces observations s'ajouteront à sa liste déjà imposante de « toutes les absurdités humaines ». C'est là aussi qu'il connaîtra la grande joie de sa vie, l'amitié d'un autre conseiller comme lui, Etienne de la Boétie.

Il avait aussi fait le rêve de servir à la cour, mais, après y avoir séjourné à diverses reprises, il se rend définitivement à l'évidence, qu'à l'encontre de sa secrète ambition, il n'est pas né courtisan, et il se découvre peu de goût à « bienveugner, dit-il, à prendre congé, à remercier, à saluer, à présenter son service et tels compliments verbeux de lois cérémonieuses ».

Selon lui, « il n'est occupation plaisante comme la militaire » et il prend loyalement les armes dans des circonstances parfois difficiles : à preuve cette fois qu'il dut combattre son ami Henri de Navarre pour se mettre tout entier au service de la légitime autorité que représentait Henri III.

Pendant toutes ces années, il a lu, médité, écrit.

Il se retire enfin des charges municipales de la ville de Bordeaux — il en était devenu maire — et profite de ce que la peste y faisait rage, nous dit son détracteur acharné Louis Veuillot, pour prendre la poste. Mais, plus justement, parce qu'il est réclamé par d'autres devoirs à Montaigne, et qu'il sent déjà les atteintes de la maladie qui l'emportera.

Au sein de la retraite qu'il s'est ménagée, là-haut dans la tour de son château, d'où, dit-il, « je vois sous moi mon jardin, ma basse-cour, ma cour et dans la plupart des membres de ma maison », à l'écart « de la communauté et conjugale, et filiale, et civile », il s'emploie là aux *Essais*, se peignant en « ma forme naïfve », et racontant génialement, par le fait même, l'homme de tous les temps et de toutes les latitudes.

Il endure son mal avec stoïcisme, quittant parfois la douleur aiguë « pour le divertissement et la chevauchée » ; en d'autres comportements, avec un stoïcisme adouci, humanisé. Il meurt en 1592 comme il a vécu, en sage et en philosophe au sein de la foi catholique. En chrétien, aussi bien qu'en humaniste féru d'Homère et de Platon.

\* \* \*

Montaigne, si l'on excepte ses incursions habituelles au sein de toutes les manifestations de l'esprit humain, semble, en pratique, tout à fait étranger aux préoccupations métaphysiques. La philosophie abstraite, écrit l'un de ses meilleurs biographes, l'importune. « Pourquoi, a-t-il l'habitude de dire, empêcher nos pensées de général et de causes universelles qui se conduisent si bien sans nous ? » Il est vraisemblable même qu'on pourrait, sans danger de se tromper, mettre dans la bouche de Montaigne, tout occupé de l'homme concret, cette boutade de Voltaire : « Quand celui qui parle ne se comprend plus lui-même, quand celui qui écoute n'est plus à la conversation, on appelle ça de la métaphysique ».

« Je ne peins pas l'être, dit Montaigne, je peins le passage ».

Empirique, réaliste, relativiste nous le révèlent ses *Essais*, et il n'a que faire de « syllogismes de toutes sortes en Baroco et Baralipon, dit-il, et tout cet appareil sert bien plus à augmenter la chicane qu'à servir le moins du monde la justice ».

Sans doute il est chrétien catholique, et, assure-t-il, « au même titre que Périgourdin ». Il le confesse solennellement à plusieurs moments de sa vie publique. Ne le voit-on pas prêter serment, en toute liberté, au formulaire catholique dressé par la Sorbonne ? Dans les débats au

Parlement de Bordeaux, débats d'une violence fanatique inouïe, n'appuie-t-il pas toujours, avec les mots tempérants qu'on lui connaît en toutes circonstances, la religion de ses ancêtres ? Loyal envers le catholicisme comme il l'est à son roi.

C'est que Montaigne est d'un conservatisme à toute épreuve. Et de même que pour lui le meilleur régime politique est « celui que la coutume a le plus fortement enraciné dans notre pays, la meilleure religion est celle de nos pères, de nos compatriotes, de nos concitoyens ». En faveur de la monarchie, comme aussi en faveur de la religion catholique, « les seuls arguments solides invoqués par Montaigne sont, écrit Jean Thomas, l'usage et l'ancienneté ». « Il avait une maxime souverainement empreinte en son âme, écrit de son côté Jean Prévost, d'obéir et de se soumettre très religieusement aux lois sous lesquelles il était né ».

Que de gloses savantes la question du catholicisme ou du non-catholicisme de Montaigne n'a-t-elle pas alimentées !

La plupart de ses accusateurs — sinon tous — se font fort de reprocher surtout à Montaigne son peu d'inquiétude morale. Ils veulent absolument faire un inquiet de notre bon et nonchalant Michel, tandis que tout de lui s'y refuse, jusqu'à sa morphologie, sa conformation : « Il est courtaud, pataud, naturellement joyeux... il ne se sent pas destiné aux prouesses ». Sa faute à lui s'il n'est pas né héros de tragédie, romantique ou mystique. Sa religion n'est pas, comme chez « les protestants sévères ou les jansénistes soupçonneux (puisqu'on l'oppose à Pascal) un « drame pathétique ». La belle affaire, si toutes ses humeurs et conditions le rendent impropre au drame !

Au cours de son voyage en Italie vers 1580, il va visiter le pape et en est très bien reçu. « Il me pria, dit Montaigne, de ne me servir point de la censure de mon livre en laquelle d'autres français l'avaient averti qu'il y avait plusieurs sottises... » Il dit cela sans révolte, avec la débonnaire intention d'obéir. Il obtient en outre, à sa grande joie, le titre de citoyen romain. Il quitte Rome pour aller faire ses dévotions à Notre-Dame-de-Lorette. « Il les fait même avec quelque zèle, écrit Pierre

Moreau, mais sans inquiétude excessive, (toujours l'inquiétude, pauvre Montaigne, ils veulent absolument lui greffer cette glande) sans tourment, sans nul dessein d'abandonner la terrestre philosophie. Il était cependant catholique sincère, sans trouver en soi de contradiction ». Puis, un autre de ses biographes : « il s'émerveille de l'action de certaine confrérie « pépinière de grands hommes » : la Compagnie de Jésus. L'un d'eux, le plus fameux de son temps, le Père Jean Maldonat, passe pour être « le cœur et l'âme du sieur de Montaigne » qui « appuie tout à fait sa créance sur ses opinions ». Il discute et surtout s'enquiert, d'un esprit libre mais docile ».

*D'un esprit libre mais docile... A moins que « l'hérétique soit aussi celui qui a une personnalité... »*

\* \* \*

Et ce magnanime aveu qu'il a pour devise : « Que sais-je ». C'est là faire acte, avec une solennité peu courante, de cette vertu chrétienne entre toutes, l'humilité. Aveu d'impuissance à tout connaître, donc une implicite disposition à la foi. L'incroyance, l'athéisme ne sont-ils pas plutôt, au cours de l'histoire, le fait des orgueilleux, des lucifériens ? Aussi, j'ai idée qu'il devait être, par anticipation, de l'avis de Renan, qui nous fait la surprise d'avouer quelque part, faisant sans doute allusion aux connaissances incalculables requises pour une conclusion aussi périlleuse, que « vraiment bien peu de gens ont le droit de nier Dieu ».

Il se reconnaît pour vénérer par-dessus tout la clémence. « Je me suis efforcé, dit-il, de me rendre aussi doux que j'en voyais d'après... J'estime tous les hommes mes compatriotes... postposant la liaison nationale à l'universelle et commune ». Comment ne pas retrouver là un peu de cette charité-amour-du-prochain proposée par le Christ même ?

« Doux et humble de cœur », voilà le cher Montaigne.

Assurément sa vertu est nonchalante et un peu trop quète quant à la sanction divine : « Dieu me donne le froid selon la robe, dit-il, et me donne les passions selon les moyens que j'ai de les soutenir ». Cependant, mieux que personne, il définit ce qu'est la vraie vertu : « La vertu de-

## MONTAIGNE

mande un chemin âpre et épineux, elle veut avoir des difficultés internes que lui apportent les appétits désordonnés et imperfections de notre condition ». La sienne, avec raison, ne leur semble pas — à ses détracteurs — selon ce patron. Mais... il en bat sa *coulpe* humblement sur son lit de mort, « s'accusant surtout de son insouciance et de son peu de zèle ».

Ce qu'on oublie toujours, ce que ses dénigreur s'acharnent à oublier, pour mieux condamner son attitude religieuse qui leur paraît tiède à la vomir incoerciblement, c'est que Montaigne est un indolent, un lymphatique, et que « c'est toujours à l'homme que nous avons affaire, duquel la condition est merveilleusement corporelle ». « Au fond de toutes ses doctrines, ce que je vois, écrit Guillaume Guizot, c'est une paresse de conscience ». « Il est un paresseux, écrit quelqu'un, dont la paresse est à peine dominée par le désir d'écrire ». « La liberté et l'oisiveté sont mes maîtresses qualités », écrit Montaigne. Voudrait-on, comme par miracle, qu'il fût subitement, au sein de la religion, un hyperactif, un apôtre ?

Mais laissons-leur une dernière fois la parole. Ils disent que l'objet de ses prédilections est l'unique destin de l'homme ici-bas ; qu'on ne lui voit d'ardeur qu'à la « terrestre philosophie ».

Sans aucun doute, il habite à l'étage de la terre, mais s'il ne nie pas l'étage au-dessus, la sainte Famille et tout, même s'il ne sent pas le besoin d'en refaire la preuve qu'en ont faite tous ceux qui l'ont précédé en cet *humain voyage*... Fait-on grief au savant catholique par ailleurs, mais dont les recherches ne concernent que l'atome ou l'anatomie ?

Et faut-il le lapider de ce qu'il cherche toujours ses modèles de perfection chez ses chers Anciens, « récitant chaque soir, avant de s'endormir, avec son patenôtre un vers de Virgile » ? Aurait-on oublié par hasard qu'il fut, dès le berceau, gavé d'Antiquité, et qu'il but le lait de Minerve en même temps que celui de sa nourrice ? Depuis quand donc les profanes enthousiasmes encourent-ils l'excommunication ? Lui-même d'ailleurs se garde bien toujours de confondre en lui l'humaniste et le chrétien.

\* \* \*

« Jamais personne ne l'avait entendu discuter le moindre point de foi », écrit l'un de ses biographes.

« C'est la foi seule, avertit Montaigne, qui embrasse vivement et certainement les hauts mystères de notre religion ; mais ce n'est pas à dire que ce ne soit une très belle et très louable entreprise d'accommoder encore au service de notre foi les outils naturels et humains que Dieu nous a donnés. Il ne faut pas douter que ce ne soit le plus honorable que nous ne puissions donner ».

Et, mettant en regard les vertus de ces sages anciens qu'il affectionne tout particulièrement et celles inspirées par la foi chrétienne, il écrit ailleurs : « Les actions vertueuses de Socrate et de Platon demeurent vaines et inutiles pour n'avoir eu leur fin et n'avoir regardé l'amour et obéissance du vrai créateur de toutes choses et pour avoir ignoré Dieu ». Parlant de Platon particulièrement, « par la sincérité de sa conscience, dit-il, il mérita envers la faveur divine de pénétrer si avant en la chrétienne lumière ».

Ces tranquilles et magnifiques assertions me semblent tellement concluantes que pour discuter encore du catholicisme de Montaigne — en admettant que l'on n'entretienne pas la témérité de le faire en termes de théologie — il faudrait, je crois, être grand amateur d'inutiles polémiques.

Qu'il me soit permis, avant de terminer cette preuve à laquelle je me suis efforcée, de raconter ici sans plus de commentaire, une circonstance de la vie de Montaigne où le comportement qu'on lui voit me semble révéler, on ne peut mieux, toute sa complexion morale, en semblables alternatives. Le maréchal de Matignon et Montaigne, fidèles à la royauté légitime d'Henri III, combattent leur ami commun, Henri de Navarre (qu'on me pardonne de revenir à cet épisode qui me semble si caractéristique). Matignon, en bon soldat, malgré qu'il n'en ait pas encore reçu l'ordre, veut pousser ses troupes au combat. « Montaigne, à cheval à côté de lui, le retient en souriant :

— Notre honneur nous demande fidélité, lui dit-il, mais il ne nous commande point de zèle.

## MONTAIGNE

Et tous deux ralentissent l'allure.

— Faisons-nous bien notre devoir ? demande pourtant Matignon.

— Je le crois, et Dieu le sait, répond paisiblement Montaigne ».

\* \* \*

J'aurais plaisir à esquisser ici, en divertissement aux sérieuses pensées qui précèdent, quelques notes au sujet de notre musard Montaigne, voyageant et pérégrinant avec, en caravane, une bonne partie des gens de sa maison. « Ce gentilhomme prend ainsi le large, écrit Pierre Moreau, parce que son logis l'excède et aussi parce qu'il y a trop à souffrir dans la France des guerres civiles. Il part parce qu'il aime les libres chevauchées, l'agitation modérée... »

Que ce soit pour le plaisir des horizons nouveaux, ou en équipées obligatoires au service de la cour et du roi, ou même pour le simple bénéfice de sa santé, aux grands bains d'Europe qu'il fréquente par intervalles — car il n'accordait nulle créance à la médecine — Montaigne trouve, à courir ainsi le monde, une occasion sans pareille de poursuivre sa perpétuelle enquête sur la nature humaine.

En 1580, il entreprend un long voyage à travers l'Europe, par la Suisse, l'Allemagne du Sud et l'Italie. Le terme est Rome. On le voit partout, en tant de contrées diverses, intéressé au delà de tout « à froter et limer sa cervelle contre celle d'autrui », apprenant au besoin la langue du pays qu'il traverse. Curieux des accidents de la route, il les compare à ceux de la *douce France* et en bavarde intarissablement. La grandeur des paysages l'émeut moins cependant — la chute du Rhin le laisse à peu près insensible — que la senteur de « l'herbe, de la fraise et de la vigne ». « Dans la bibliothèque vaticane, écrit Pierre Moreau, il se penchera, respectueux et ravi, sur les manuscrits antiques de Sénèque ou de Plutarque ». Mais, par ailleurs, là encore, en Italie, nous décevront, devant une telle luxuriance des plus merveilleux chefs-d'œuvre de l'art monumental et pictural, son apathie, son inertie lesquelles lui ont déjà valu — en d'autres circonstances — les foudres de certains polémistes. « Au Pratellino de Sienne, écrit Pierre Moreau, ne voudrait-il pas substi-

tuer quelque château de son Périgord ? Il en critique les portes, les fenêtres, les serrures grossières, « et puis la couverture de tuiles creuses ». Pourtant, il a su s'arrêter, comme il le fallait, devant les chefs-d'œuvre du San Lorenzo de Florence ; il a su appeler de son nom Santa Maria del Fior : « l'une des plus belles choses du monde et plus somptueuses ».

Où le voyageur, où le touriste moyen se plaindrait de ne trouver pas *ce qu'on avait dit* conforme à leur attente, Montaigne n'y recueille qu'un enrichissement à sa connaissance humaine. « Ne trouvé-je point où je vais ce qu'on m'avait dit (comme il advient souvent que les jugements d'autrui ne s'accordent pas aux miens et les ai trouvés plus souvent faux), je ne plains pas ma peine ; j'ai appris que ce qu'on disait n'y est point ». Il adore le dépaysement complet que représente le voyage et, au contraire des gens de sa suite, tout réjouis de rencontrer loin de la patrie leurs concitoyens, lui, « laisse ses compagnons se rallier et se recoudre à leurs compatriotes où qu'ils en rencontrent : pour sa part, il ne voyage pas, dit-il, pour chercher des Gascons, il en a laissés assez chez lui ».

\* \* \*

Nul mieux que Montaigne n'a illustré l'aristocratique sentiment de l'amitié. Pour Montaigne, trouver un ami en Etienne de la Boétie, homme de grande intégrité et érudit « tout nourri de la sangesse antique », c'était, selon les admirables paroles d'Abel Bonnard, dans son beau livre de l'Amitié, c'était « découvrir un représentant de l'espèce rare parmi l'espèce commune, trouver, dans la hiérarchie apparente, un prince de la hiérarchie réelle, c'était en un mot retrouver l'homme ». A l'humaniste, comme au grand humain qu'était Montaigne, rien de plus heureux ni de plus important ne pouvait arriver.

De tempéraments entièrement différents — on choisit ses amis « pour ses affinités » sans doute, mais aussi pour « ses nostalgies » — ce qui les unissait, c'était leur culte commun de l'Antiquité, qu'ils regardaient tous deux « comme chose vivante, inspiratrice non seulement de leurs maximes

mais des actes mêmes de leur vie ». Ces amis — ainsi que tels autres dont parle l'auteur précité, et qu'on ne rencontre qu'à l'étage le plus élevé, « le plus éclairé » de l'amitié — « ces amis avaient toujours sur leur tête un monde d'étoiles qu'ils se désignaient parfois en causant, et ce ciel étoilé de l'amitié, c'était les grands hommes » de l'Antiquité. Amis « dans la joie de tout connaître » d'abord, ils étaient liés, par ailleurs, d'affection tendre et profonde.

Toute la vie de Montaigne fut colorée, que dis-je, fut comme doucement enivrée de l'amitié d'Etienne de la Boétie. « C'est le propre de toute amitié réelle de porter ceux qui l'éprouvent au-dessus de leur propre vie, sur un plan d'où ils la dominent ». Le commerce affectueux avec ce frère d'élection — « ce mien cher frère et compagnon inviolable » — qui représentait pour Montaigne « tout ce que son cœur et son esprit pouvaient imaginer de plus grand et de plus beau » était, par la pensée du moins, de tous les instants du jour. « D'un livre nouveau, d'un fait ou spectacle curieux, Michel se disait à lui-même : *Qu'en va penser Etienne?* ou encore : *Je vais demander à Etienne* ». Sa confiance dans le bon jugement et le savoir illimité de cet aîné était inébranlable. O doux commerce intime des sages !

Aussi, si Montaigne tient à faire montre de stoïcisme à la mort de la Boétie, ce n'en est pas moins la grande épreuve... la seule peut-être de sa vie. « Il se sentait alors comme un vide qui le privait de toute une partie de son âme, écrit l'un de ses biographes, il se sentait amputé non d'un membre, mais de la part la plus haute et la plus saine de son esprit ». Plusieurs auteurs s'accordent à dire que c'est un peu pour continuer les sages et doux colloques avec Etienne que Michel s'employa dès lors aux *Essais*, là où il pouvait, chaque jour, et à chaque moment du jour, se remémorer, par ces entretiens avec lui-même, son ami, « celui qui — selon la définition transcendante de l'auteur — est un compagnon de noblesse. Celui-là qui nous aide à atteindre la plus haute expression de notre nature, tandis que nous l'aidons à parvenir au même but ».

\* \* \*

Peu de temps après la mort de la Boétie, Montaigne se maria à Françoise de la Chassaigne, fille d'un conseiller comme lui au Parlement de Bordeaux. Ce n'était certes pas là un effet de sa sentimentalité frustrée par la mort de son ami et qui cherchait à s'employer à nouvel objet. De fait, avec le grand événement de sa vie représenté par Etienne de la Boétie, Montaigne avait épuisé toute la violence de sentiment dont il était capable. Et même si les objurgations de son père et des siens, désireux d'assurer la descendance et la perpétuité du nom, étaient pressantes, il avait accepté le projet, moins comme « la conscience d'un devoir » envers la famille, que comme « une nonchalante obéissance à la coutume ».

Inutile d'insister plus que de raison sur cet événement de la vie de Montaigne que lui-même ne sembla considérer que comme un fait divers. Rien ne fut changé à son existence, sinon que du fait de la diligence et discrétion parfaites de Françoise de la Chassaigne, il fut soulagé admirablement par elle des soins de sa maison qu'il avait toujours trouvés ennuyeux et insipides. Par ailleurs, il conserva ses habitudes de célibataire « un brin misogyne », jaloux de ses loisirs et de sa solitude toute consacrée à la méditation des Anciens et à sa connaissance sans cesse accrue de l'homme « ondoyant et divers ».

« Michel n'avait aucune raison d'aimer sa femme, nous dit un auteur, et il n'était même pas très capable d'amour. Mais c'était l'homme le moins susceptible de manquer d'égards, d'être impoli, violent, ou même négligent. Il mena sa femme chez lui, avec la courtoisie la plus raffinée et avec un respect qui sauvegardaient d'avance les droits de sa solitude et de son indifférence ».

Certes, Françoise eût souhaité un peu plus de cette « légèreté et folâtrerie » dont il s'était rassasié ailleurs. « Mais, ma femme (lui écrivait-il de Paris, en lui adressant cette *lettre consolatoire* de Plutarque traduite par son ami Etienne, parce que, dit-il, « je ne crois pas avoir ami plus privé que vous à qui en faire part ») ma femme, vous entendez bien (il ne la tutoya d'ailleurs jamais) que ce n'est pas le tour d'un galant

## MONTAIGNE

homme, aux règles de ce temps-ci, à vous courtiser et caresser encore ; je me tiens de ma part à la simple façon du vieil âge, aussi en portai-je le poil... Vivons, ma femme, vous et moi, à la vieille française... »

Cette inaptitude au sentiment de l'amour véritable, Montaigne devait plus tard en déplorer les effets aux approches de la vieillesse, et même lorsqu'il y fut complètement installé, il ressentit ce vide que l'amour seul — ou le souvenir de l'amour — a le pouvoir de camoufler.

« A moi qu'aucune passion ne tient en haleine, dit-il alors, l'amour rendrait la vigilance, la sobriété, la grâce, le soin de ma personne ; me remettrait aux études saines et sages, par où je me pusse rendre plus estimé et aimé ; réchaufferait — au moins en songe — ce sang que nature abandonne ; soutiendrait le menton et allongerait un peu les nerfs et la vigueur et allégresse de la vie à ce pauvre homme qui s'en va de grand train vers sa ruine ».

Sur le tard, au fort de la maladie et à deux pas de la mort, il rencontra cette mademoiselle de Gournay que les historiens nous représentent comme « une vieille fille, encore jeune, mais dont la vocation devançait les années. Il souffrit bonnement les enthousiasmes immodérés de cette *chère fille*, et la sentant toute dévouée, il lui confia ses œuvres posthumes ».

C'est d'ailleurs chez elle, au château de cette amie, où il se rendait parfois en visite — voyageant en chaise — qu'il mourut.

\* \* \*

L'attitude de Montaigne devant la mort est — on l'a vu — celle du stoïcien sans rigueur. Dès la mort d'Étienne de la Boétie, et encore tout remué de l'édifiant exemple de son ami, Montaigne avait décidé que « philosopher, c'est apprendre à mourir ». Et puis qu'était-ce tant à appréhender du simple point de vue de l'angoisse trop humaine ? « Tant de milliasses d'hommes enterrés avant nous, disait-il, nous encouragent à ne craindre d'aller trouver si bonne compagnie en l'autre monde ».

Aussi, se montra-t-il, en cette ultime expérience, celui que toute la philosophie essayiste laissait présager.

Sans piété excessive, mais aussi sans contrainte, il se confessa et communia. Puis, « s'étant assuré qu'il avait bien tout fait, testament, adieux et tout, il se laissa aller à ce repos que lui valait la tranquillité de l'esprit, nous relate Jean Prévost. Tôt après, il se raidit comme malgré lui, au moment d'entrer en agonie. Mais déjà presque inconscient, il se ravisa comme par habitude : « Eh quoi, Michel, se dit-il, que t'efforcestu ? Tu n'as point ici de besogne à faire ; on ne t'y demande ni effort ni cérémonie ». Il s'assoupit, continue son biographe, se laissa aller et mourut comme on s'endort ». Ainsi prenait fin la vie « bien construite et bien conduite » de ce parfait honnête homme et de ce grand maître de Sagesse pour tous les siècles à venir, Michel de Montaigne.

\* \* \*

Il me faut remettre à une étude subséquente un plus long détail du livre des *Essais*. Qu'il me suffise de dire que toute son œuvre n'est qu'un « long procès de la nature humaine » sous forme des plus libres et des plus délicieuses causeries jamais entendues, les seules vraiment exquis avec cet abus génial et charmant du *moi* et du *je*. « Il mit son élégance, dit un auteur, à ne pas se présenter comme un écrivain qui enseigne, mais à niaiser et fantastiquer en gentilhomme qui ne sent pas le pédant ».

Tout cela devant ce « parler de sages » que sont les héros de l'Antiquité. Voilà pourquoi Montaigne — cet « admirable bavard » selon le mot d'Emerson — ne lassera jamais son lecteur, qu'on le reprend toute sa vie et que c'est toujours *nouvelleté*, car sa *mienne façon* est vraiment « la plus jolie façon d'être un sage, laquelle, selon un écrivain contemporain qui s'y connaît, est de dire des choses fortes en usant de mots sans apprêts ».

Annette DÉCARIE

## Poésie et symboles

---

La poésie remonte aux origines de l'humanité et représente la première manifestation littéraire de l'homme. L'âme humaine s'éveilla tôt aux charmes de la nature et sentit, comme une poussée irrésistible, le besoin de chanter les merveilles qui l'entouraient. Incapable, cependant, de pénétrer l'essence du monde matériel et de s'élever jusqu'aux principes métaphysiques, elle éprouva une sorte de crainte religieuse devant l'immensité de la création. Guidée alors par son imagination, elle transforma la réalité et la confina aux domaines de l'idéal et du mystère. Puis, laissant jaillir son émotion, elle chanta l'univers dans un langage visionnaire et symbolique dominé par la fiction et l'image. Tout devint animé, même les sentiments qui furent personnifiés par des dieux aux allures anthropomorphiques et des héros sortis de la légende. Bref, dans cette littérature d'imagination au caractère hiératique, les symboles s'assurèrent une place de choix qu'ils retrouveront, dans la suite des siècles, à chaque période de mysticisme ou de religiosité.

Les Grecs appelaient « symbole » un signe conventionnel et secret auquel se reconnaissaient les membres d'une même famille ou d'une même société. Le symbole était généralement un objet de petite dimension dont chacune des parties était marquée et remise aux individus d'un même groupe. En plus de servir comme signe d'identité, il constituait un gage de confiance et de loyauté et obligeait tous ceux qui en étaient porteurs à se soutenir et à s'entr'aider. Comme ses fins étaient essentiellement pratiques, on le tenait toujours caché, afin d'en limiter strictement l'usage aux seuls détenteurs légitimes.

La nature du symbole en fit bientôt un objet quasi sacré. Les peuples de l'Antiquité considéraient comme des éléments inséparables de la religion, les vertus morales dont le symbole assurait la pratique, à savoir, la loyauté, l'entr'aide et l'hospitalité. Comme ils portaient les dieux eux-mêmes garants du pacte qui unissait les membres d'un même clan, ils

finirent par consacrer les symboles et les entourer du plus grand respect. Dans la suite, ils s'appliquèrent à les orner, à les embellir et à les faire bénéficier de toutes les ressources de leur art. Peu à peu les symboles perdirent, sous cette ornementation, leur caractère primitif, et les hommes, par crainte des représailles divines, durent leur redonner leur austérité originaire. De cette lutte qui se renouvela fréquemment entre les exigences souvent opposées du culte et de l'art, naquirent les possibilités de l'art symbolique.

Les religions spirituelles qui vinrent renverser le paganisme, luttèrent contre l'abus des images dont le culte rappelait trop l'idolâtrie, c'est-à-dire, l'identification du signe avec la chose signifiée. Déjà à cette époque, les symboles avaient fini par perdre leur caractère sacré, à cause de leur vulgarisation et du triomphe du sentiment esthétique sur le sentiment religieux. Ils étaient devenus des objets d'art dépourvus de tout caractère hiératique. Aussi, s'explique-t-on facilement que le christianisme grec et l'islamisme se soient faits les apôtres de l'iconoclasme, par crainte de voir réapparaître le culte des symboles et des images qui avait perdu toute signification spirituelle.

La pensée symbolique appartient surtout au domaine de la religion. Chaque fois qu'un poète ou un musicien a frémi sous l'impulsion d'un sentiment religieux, son style figuratif a eu le don de faire entendre des résonances lointaines et d'évoquer un monde peuplé d'esprits. Bien que la pensée symbolique soit maintenant privée de la spontanéité toute primitive qui caractérisait son emploi aux origines de la littérature universelle, elle a cependant conservé sa puissance d'évocation et son aptitude à établir une infinité d'analogies entre l'âme et le monde extérieur. Baudelaire a exposé dans un sonnet classique, la nature de ces correspondances que suggère à l'esprit humain le langage des symboles.

Depuis les débuts de l'ère chrétienne, il y eut trois grandes époques d'effervescence religieuse : le moyen âge, l'âge de la Réforme et l'âge du romantisme qui donna lui-même naissance au néo-symbolisme français. La première de ces périodes a produit un génie resté peut-être insur-

passé : Dante Alighieri. La seconde a été immortalisée par l'une des plus grandes figures du théâtre chrétien : Pedro Calderon de la Barca. La troisième a été dominée par les deux maîtres de l'art allemand : Wolfgang Goethe et Richard Wagner.

\* \* \*

Un premier coup d'œil sur l'art symbolique au moyen âge révèle une rigidité et une absence de spontanéité très caractéristiques. Pour bien expliquer la cause d'une telle conformité dans l'art médiéval, il faut se rappeler que l'Eglise avait dû exercer une surveillance de chaque instant sur les tendances paganisantes d'un peuple encore voisin de l'idolâtrie. Il est vrai que les productions religieuses du paganisme avaient favorisé l'éclosion d'un art remarquable, mais l'Eglise ne pouvait tolérer une aussi grande liberté d'expression au moment même où elle luttait contre certaines croyances superstitieuses de ses fidèles d'Asie et d'Afrique. C'est, par conséquent, pour cette raison qu'un dogmatisme à la fois agressif et statique constitua durant tout le moyen âge, le fondement de la pensée et de l'art symboliques. L'usage des symboles fut placé sous l'autorité sacerdotale et soumise à la réglementation la plus rigoureuse.

Le second Concile de Nicée qui eut lieu en l'an 786, décréta que toutes les créations de l'art religieux devraient désormais être conformes aux principes et aux traditions de l'Eglise. Dès lors, les goûts et les caprices des artistes furent assujettis aux exigences de la liturgie, et le monde assista, à partir de ce moment, à la naissance d'un style homogène, impersonnel et grandiose, reflétant la soumission, la loyauté et la foi profonde du moyen âge. Ce que le prêtre enseignait, l'artiste l'exécutait sans vanité, sans amour-propre et sans obstination. L'art était vraiment au service de la religion, et sa haute inspiration est parvenue jusqu'à nous, grâce à ces monuments gothiques qui étonnent encore l'esprit par leurs proportions majestueuses et leur spiritualité si fraîche et si édifiante.

Dans la poésie, cependant, un phénomène inverse se produisit. En raison des sources si variées de leur inspiration, les poètes purent échapper au contrôle de l'Église et créer des œuvres, tantôt religieuses, tantôt profanes, marquées d'un symbolisme plus libre, largement allégorique. L'allégorie, si fréquente au moyen âge, manque toutefois de spontanéité, et c'est sans doute pour cette raison qu'une foule de poésies médiévales sont restées des chefs-d'œuvre d'emphase et de pédantisme. Ainsi, certains passages du « Roman de Renart » et du « Roman de la Rose » sont d'une érudition et d'une trivialité fatigantes. Il faut bien souligner, néanmoins, que l'irruption de l'allégorie dans l'art symbolique annonce la victoire prochaine des intellectuels sur les croyants et présage l'imminence de la Renaissance. Au milieu de cette poussée intellectualiste, le génie transcendant de Dante Alighieri brille d'une lumière étrange et maintient le prestige de la littérature chrétienne.

Dante représente, en effet, le cerveau le mieux doué de son temps, et sa puissante personnalité s'est traduite dans un chef-d'œuvre qui résume entièrement les possibilités du symbolisme médiéval. La « Divine Comédie » dont la merveilleuse symétrie est d'une inspiration toute religieuse, repose sur une parfaite compénétration entre les sentiments personnels de Dante et l'esprit philosophique du moyen âge. La structure elle-même de cette épopée est pleinement conforme aux théories astronomiques et géographiques de Ptolémée dont l'autorité était partout reconnue à cette époque. De plus, les nombres symboliques 3, 7 et 9 connaissent un emploi régulier, à cause de leur caractère sacré. Les personnages, pour leur part, sont entourés d'une atmosphère surnaturelle qui les idéalise, sans trop les éloigner de l'humanité. Partout, dans l'Enfer, dans le Purgatoire comme dans le Ciel, un souffle puissant les anime et dramatise leurs paroles et leurs gestes. Le genre humain tout entier se reconnaît dans leurs fautes et leurs vertus, et semble répéter avec saint Bernard, au dernier chant du poème, l'immortelle invocation à la Vierge, modèle de foi et de poésie :

*Qui, se' a noi meridiana face  
Di caritate, e giuso, intra i mortali,  
Sei di speranza fontana vivace.*

(Parad., XXXIII, 10-12)

Bref, dans son ensemble comme dans ses moindres détails, la « Divine Comédie » constitue une image fidèle du christianisme médiéval, de ses aspirations, de ses croyances et de ses rites.

L'humanisme, cependant, faisait son chemin. Pétrarque qui vécut pourtant à l'époque de Dante, trouvait déjà que le style de la « Divine Comédie » manquait de pureté et de noblesse et qu'il souffrait d'une trop grande rigidité, attribuable au symbolisme conventionnel de l'Eglise dont il portait l'empreinte. Les humanistes de la Renaissance finirent par rejeter complètement l'influence de l'Eglise et retournèrent à l'art gréco-romain qu'ils adaptèrent à l'esprit de leur siècle. Seule l'Espagne, restée fidèle à l'autorité catholique, perpétua le symbolisme chrétien et lui donna bientôt un aspect vraiment conforme à son tempérament national. Ce fut la naissance de l'art baroque, illustré par Valdivielso, Lope de Vega, Tirso de Molina et Pedro Calderon de la Barca.

\* \* \*

La littérature religieuse issue de la Réforme fut inspirée par deux grands courants différents : le puritanisme anglais et le catholicisme espagnol. Le premier qui n'eut qu'un succès passager, donna cependant deux œuvres de premier plan : le « Paradise Lost » de Milton et le « Pilgrim's Progress » de Bunyan. Ces deux ouvrages possèdent certains points de ressemblance avec la « Divine Comédie », mais ils sont loin d'en avoir la perfection. Le « Pilgrim's Progress » présente toutefois un intérêt spécial. Ecrit dans un langage biblique, il raconte l'histoire d'un pèlerin, nommé Chrétien, qui finit par atteindre le ciel après avoir triomphé d'une foule d'obstacles. L'œuvre elle-même qui est une allégorie habilement conçue, reste unique dans la littérature anglaise.

Le mouvement littéraire de l'Espagne catholique parvint, de son côté, aux sommets de l'art religieux. Il fut même mystique. Largement tributaire des enseignements de l'Eglise et plus spécialement du dogme de l'Eucharistie, il a laissé des pages d'une élévation spirituelle qu'on ne retrouve dans aucune autre littérature. Saint Jean de la Croix et sainte Thérèse d'Avila ont même légué des œuvres d'un lyrisme extatique et d'un symbolisme sublime. C'est cependant dans le théâtre religieux qu'on retrace les meilleurs exemples de l'étroite relation qui existe entre la poésie et les symboles.

Le drame espagnol tire son origine de la messe et prit naissance à l'église. Il rappelle, à ses débuts, les mystères français, bien que le champ de son inspiration ait été généralement limité au dogme de l'Eucharistie. D'une facture largement symbolique, il n'a jamais versé dans la vulgarisation et la grossièreté dont ne furent pas exemptes certaines créations du théâtre médiéval de l'Angleterre et de la France. Il se résuma longtemps à de courtes représentations appelées « autos sacramentales », qu'on donnait habituellement à l'occasion de la Fête-Dieu. Toutes ces pièces, il importe de le souligner, reposaient sur une forte connaissance de la théologie et s'appliquaient généralement à mettre en évidence la miséricorde divine symbolisée par l'Eucharistie. C'est dire que le drame espagnol était hautement religieux et qu'il exigeait souvent, pour être compris, l'emploi de métaphores, d'images et de symboles susceptibles d'exciter l'émotion populaire.

Le théâtre classique de l'Espagne resta fidèle à l'esprit religieux du moyen âge et adapta son inspiration aux exigences du XVII<sup>e</sup> siècle. Les Espagnols se firent, en effet, un devoir de maintenir leur attachement au catholicisme et tout leur art fut tributaire du dogme chrétien. Le théâtre, pour sa part, fut considéré comme la plus pure manifestation de la foi romaine et les dramaturges espagnols s'appliquèrent à célébrer la grandeur des vérités religieuses. Calderon dira au début de l'une de ses principales pièces :

POÉSIE ET SYMBOLES

*Teatro insigne de Europa,  
Yo soy Espana, en quien tiene  
Su Metropoli la Fe,  
La Religion su eminente  
Solio Augusto, de quienes  
Basa el Trono de mis Reyes.*

(Gran Teatro del Mundo)

En somme, les Espagnols se considéraient comme les dépositaires authentiques du catholicisme et ils mirent tout leur talent à opérer la synthèse de l'art religieux et de l'art profane.

Les meilleures créations religieuses du théâtre espagnol puisèrent surtout leur inspiration dans le mystère de l'Eucharistie. Dans toutes ces œuvres, on sent une action constante du Ciel sur la conduite des personnages, la plupart des criminels, qui finissent par se convertir, au moment de la mort, parce qu'ils sont restés fidèles à la Croix. Dans certaines pièces, les auteurs ont intercalé des récitatifs dont l'élévation et la science rappellent les plus belles hymnes de l'Eglise. José de Valdivielso, par exemple, a inclu dans son « Romancero espiritual » une « lettre au Très Saint-Sacrement » qui constitue un chant magnifique à la gloire de l'Eucharistie. Ainsi, ces quelques vers évoquent le langage symbolique des motets :

*Es tu carne el pan,  
Es tu sangre el vino,  
y en cada bocado  
se come infinito.*

Enfin, un dernier groupe d'œuvres dont le prototype est la célèbre pièce de Calderon, « la Vida es Sueno », ont tiré du symbolisme religieux les possibilités les plus intéressantes qu'il offre à l'art profane, et représentent au milieu du XVIIe siècle, les premières manifestations du drame philosophique et symbolique dont Henrick Ibsen et Villiers de l'Isle Adam devaient donner, un jour, les plus brillants spécimens.

Avec le déclin du théâtre religieux en Espagne, disparurent les dernières créations du symbolisme catholique. La naissance de l'esprit scientifique apporta une nouvelle conception dans l'art, et durant une longue période, le monde se tourna vers la philosophie et la littérature impersonnelle. Ce furent les Romantiques qui remirent la sensibilité à l'honneur et ouvrirent de nouveau le chemin au symbolisme. Cette fois, cependant, les symboles connaîtront un usage inaccoutumé. Au lieu de favoriser la compréhension d'une œuvre qui par elle serait trop obscure, ils deviendront l'objet même de l'art, et un culte quasi religieux leur sera voué. Il faut bien remarquer, toutefois, que ce nouvel emploi des symboles n'a rien eu de spontané et qu'il est plutôt dû à l'influence profonde du romantisme allemand sur la littérature française du XIXe siècle.

\* \* \*

Le romantisme mit la religiosité à la mode. A l'instar de Jean-Jacques Rousseau, les romantiques de France et d'Italie dédaignèrent toute préoccupation théologique et se firent les apôtres d'une religion instinctive, mystique et, jusqu'à un certain point, ingénue. Ils recherchèrent les « états d'âme » susceptibles d'enflammer leur sensibilité et d'exalter leur « moi ». C'est pourquoi, ils ne conservèrent du catholicisme que la pompe et l'apparat. Le dogme les laissa à peu près indifférents. Animés d'un tel esprit, ils ne tardèrent pas à créer une nouvelle religion largement subjective fondée sur la croyance en un Dieu vague et indéfinissable et le culte d'une nature faite à l'image de ce Dieu. Deux grandes figures illustrèrent ce courant religieux : Châteaubriand, en France, et Leopardi, en Italie. L'un et l'autre de ces écrivains ne furent pas insensibles au symbolisme. Certaines pages de « René », par exemple, expriment la soif que les hommes éprouvent pour l'infini. Quant à Leopardi, il a écrit dans son immortel poème l'« Infinito », des vers qui ont l'accent désespéré du « Bateau Ivre » :

*In questa immensita s'annega il pensier mio,  
Ed il naufragar m'è dolce in questo mare.*

Rimbaud dira plus tard :

*Mais vrai, j'ai trop pleuré ! Les aubes sont navrantes,  
Toute lune est atroce et tout soleil amer.  
L'âcre amour m'a gonflé de torpeurs enivrantes.  
Oh ! que ma quille éclate ! Oh ! que j'aïlle à la mer.*

C'est toutefois dans le romantisme allemand qu'on retrouve le plus fréquent usage de l'art symbolique.

Le romantisme allemand hérita à la fois de l'esprit philosophique de Shakespeare et du lyrisme de Klopstok. Il fut intensément orageux (Sturm und Drang) et se fit entendre d'une extrémité à l'autre de l'Europe. Des écrivains de tous les pays ont subi son influence. Deux génies en résument l'inspiration tourmentée : Wolfgang Goethe et Richard Wagner.

L'art de Goethe trouve sa perfection dans « Faust ». Ce drame symbolique et philosophique dont le sujet avait déjà été traité par Marlowe, expose d'une façon saisissante le trouble infini de l'homme devant le mystère de sa destinée. Un souffle mystique anime certains passages, mais prouve également combien la religion des romantiques reste indifférente aux enseignements traditionnels du christianisme. Par exemple, cette scène où Marguerite interroge Faust au sujet de ses croyances religieuses, illustre bien que les préoccupations doctrinales étaient étrangères à l'esprit des romantiques. Les personnages de Goethe, pour leur part, sont de véritables symboles. Marguerite représente l'innocence ; Méphisto, le scepticisme railleur ; et Faust, l'inquiétude de l'homme devant l'incertitude du destin. Bref, le chef-d'œuvre de Goethe reste la plus parfaite synthèse du lyrisme romantique et du drame symbolique.

Wagner fut un novateur. Il fusionna avec une maîtrise géniale les traditions de la dramaturgie grecque et celles du théâtre médiéval. Toute son œuvre repose sur une parfaite union entre la poésie, la musique et le décor. Elle s'inspire exclusivement du mythe et de la légende. L'art wagnérien traduit des états d'âme et exprime des sentiments généraux. Il s'oppose, par là, au réalisme impassible et se rattache directe-

ment au romantisme agité de Schiller et de Goethe. D'autre part, le courant de mysticisme qui le traverse et qui trouve sa plus noble expression dans « Parcival », le rapproche indubitablement du symbolisme médiéval. Wagner a donc laissé un nom qui s'associe à la fois au romantisme et au symbolisme. Par sa grande sensibilité, son profond mysticisme, son art évocateur et son culte de l'Idéal, l'auteur de « Tannhauser » constitue un véritable lien entre le romantisme et le néo-symbolisme.

\* \* \*

Le néo-symbolisme apparaît comme une réaction contre le réalisme exagéré qui régnait dans la pensée et l'art européens à l'époque du Second Empire. Il constitue essentiellement un retour à l'idéalisme. Son influence fut générale et se fit sentir dans toutes les formes de l'art.

Le néo-symbolisme ne fut, au dire de plusieurs critiques, qu'un succédané du romantisme. Bien qu'une telle affirmation soit quelque peu exagérée, il reste évident que l'esprit du néo-symbolisme doit beaucoup aux poètes romantiques, principalement à ceux d'Angleterre et d'Allemagne.

L'Angleterre est, par excellence, le pays de l'imagination et du rêve. Ses poètes se sont toujours complus dans l'idéal et le mystère. Shakespeare écrivit, un jour, dans l'une de ses plus belles pièces, quelques vers qui illustrent parfaitement cette tournure d'esprit particulière à la poésie anglaise :

*We are such stuff*  
*As dreams are made on, and our little life*  
*Is rounded with a sleep.*

(The Tempest)

Un tel langage ne pouvait manquer de plaire aux symbolistes français. Ces derniers connaissaient, pour la plupart, la langue anglaise et plusieurs d'entre eux se rendirent même en Angleterre. Ils étudièrent la poésie britannique avec une ardeur inlassable. Shelley, Browning et Swinburne furent reconnus comme des maîtres. D'autre part, l'avène-

ment du préraphaélisme qui marque une révolution dans l'art et un retour aux thèmes médiévaux, fut accueilli avec enthousiasme par les symbolistes français, en pleine réaction, à ce moment, contre le Parnasse. Mallarmé, surtout, voua une admiration sans limites à Rossetti, Morris et Ruskin.

Le romantisme allemand, de son côté, apporta au néo-symbolisme le principe de l'art intégral. Wagner était parvenu, en effet, à tirer profit de l'étroite affinité qui existe entre la poésie et la musique, et à créer une œuvre de synthèse fondée sur une fusion intime de ces deux éléments. Les symbolistes qui, selon le mot de Valéry, voulaient reprendre à la musique leur bien, s'efforcèrent, eux aussi, d'utiliser toutes les ressources de l'art et de les renfermer dans les limites étroites de la poésie.

En somme, le néo-symbolisme appartient à une double tradition. Il reflète à la fois l'esprit idéaliste et rêveur de la poésie anglaise et les tendances synthétiques du drame wagnérien. C'est pourquoi, il appartenait à la France qui est située entre l'Angleterre et l'Allemagne, de lui donner ses plus illustres représentants.

Le néo-symbolisme n'est pas seulement une école artistique et littéraire ; il est aussi une sorte de religion issue du subconscient et caractérisée par des phénomènes morbides, tels que l'érotisme, la névrose et un sensualisme raffiné. Il repose essentiellement sur l'emploi de symboles exprimant les affinités secrètes qui existent entre tous les êtres. Ces symboles ne sont plus le couronnement de l'art ; ils en sont le fondement. Ils constituent l'échos d'un monde de beauté idéale, accessible aux poètes et aux artistes. Les extases que la religion prétend donner aux vrais fidèles au moyen de la prière et de la contemplation, les symbolistes affirment les retrouver par l'abus des narcotiques et l'exaltation des sens. En outre, le néo-symbolisme diffère du symbolisme traditionnel en ce qu'il s'écarte des représentations familières de l'art religieux et qu'il s'appuie exclusivement sur des états d'âme particuliers, des émotions intimes qu'un langage aux contours imprécis traduit d'une manière ésotérique. Bref, le néo-symbolisme est la quintessence de l'art subjectif.

On retrouve dans les « Fleurs du Mal » les premières manifestations de la littérature symboliste. L'œuvre de Baudelaire marque, en effet, les débuts d'une poésie nouvelle. Par son inspiration morbide, sa soif d'idéal et son horreur de la mort, elle fournira aux poètes symbolistes leurs thèmes préférés. Par sa puissance d'évocation, sa recherche du mystère et ses rapprochements inattendus entre des êtres et des phénomènes différents, elle donnera à l'art symboliste son caractère métaphorique et suggestif. Baudelaire fut d'ailleurs le premier poète à percevoir ces rapports indéfinissables qui unissent tous les êtres « dans une ténébreuse et profonde unité », et son sonnet classique « Correspondances » contient toute la doctrine symboliste. Baudelaire eut une influence énorme qui se fit sentir jusqu'aux Açores où vécut le grand symboliste portugais, Roberto de Mesquita, auteur célèbre des « Ames Captives ».

Les poètes qui succédèrent à Baudelaire introduisirent dans l'art symboliste un nouvel élément : la musique. De même que l'auteur des « Fleurs du Mal » avait été très sensible aux charmes des parfums et qu'il leur avait même trouvé un langage particulier, de même Paul Verlaine, Albert Samain et Gustave Kahn manifesteront pour la musique un goût très marqué et s'efforceront d'en communiquer la douceur à leur poésie. Paul Verlaine a laissé, pour sa part, une foule de poèmes délicieux qui sont de véritables romances, d'une grâce et d'une naïveté enfantines. Qui ne connaît pas les « Fêtes Galantes » et les « Ariettes Oubliées », spécimens exquis de l'art verlainien ? Du reste, Paul Verlaine avait une âme tendre et délicate, et toute son œuvre reflète une candeur et une spontanéité qui évoquent le moyen âge. Ses dialogues avec Dieu (Sagesse), remplis d'une émotion troublante, atteignent les sommets du symbolisme religieux et sont considérés comme le chef-d'œuvre de la poésie catholique en France.

Le néo-symbolisme trouva sa plus haute expression dans l'œuvre turbulente de Rimbaud et la poésie vaporeuse de Mallarmé. Chez l'un et l'autre de ces deux poètes, la réalité devient méconnaissable. Rimbaud la transfigure, Mallarmé la voile. Hostile à toute discipline et à toute

convention, épris de liberté, Rimbaud maudit le bourgeois dont le prosaïsme l'exaspère, renie ses antécédents qu'il dit ne pas connaître, et pénètre dans un monde idéal et fictif. Dans cet univers mystérieux, il entend des sons inconnus, il voit des couleurs nouvelles qu'il est impuissant à rendre dans la langue habituelle. Il invente alors un langage où les mots deviennent accessibles à tous les sens, et son verbe finit par faire entendre des bruits étranges qui ont l'éclat de certains drames wagnériens.

Mallarmé représente la quintessence de la poésie idéaliste. Toute son œuvre repose sur ce principe fondamental : les mots ne sont que des sonorités. D'après lui, la langue n'est rien de plus qu'un ensemble de sons qui peuvent être agencés de mille façons, et qui ont le pouvoir de faire naître des sensations directes, d'évoquer des images et même, de créer une atmosphère favorable à la perception des phénomènes suprasensibles. « L'Après-Midi d'un Faune » constitue probablement le meilleur spécimen de l'art mallarmiste. Dans cette savante églogue, Mallarmé a utilisé jusqu'à l'extrême limite le pouvoir évocateur des mots, et il est parvenu à donner une impression quasi sensible de la mollesse, de l'abandon et du rêve. Les obscurités de cette pièce sont largement compensées par la haute distinction de son art et les charmes toujours nouveaux de sa pénétrante harmonie. Au fond, Mallarmé est un artiste d'un raffinement exceptionnel. Incapable de renfermer son inspiration dans les limites d'une langue déterminée, il a étouffé volontairement en lui les faiblesses de l'être impressionnable, et il s'est contenté de laisser entrevoir à travers un langage évanescent, l'impuissance de l'homme à exprimer l'infini.

A côté de Verlaine, Rimbaud et Mallarmé, le néo-symbolisme a produit une série de poètes secondaires qui ont laissé une marque plus ou moins grande dans la littérature. Parmi les plus intéressants, on peut mentionner : Albert Samain, qui a légué de brillants poèmes (*Soir*, *l'Infante*) d'une facture toute mallarmiste ; Gustave Kahn, dont les « Palais Nomades » contiennent des sentiments chers à Verlaine ; Paul

Fort, qui a écrit dans ses « Ballades Françaises » des pages d'une douce harmonie ; Louis Le Cardonnell, dont le talent s'est révélé dans le symbolisme religieux ; et surtout, Maurice Maeterlinck, qui a composé des poèmes d'une grande valeur musicale, et dont le « Pelleas et Mélisande » représente la meilleure tentative du théâtre symboliste d'expression française.

\* \* \*

Le néo-symbolisme fut la première manifestation du grand courant d'idéalisme qui parcourt la France et toute l'Europe, depuis la fin du dernier siècle. Il rencontra des partisans dans tous les domaines de l'art. Au théâtre, il atteignit sa perfection avec Henrick Ibsen, François de Curel et Florencio Sanchez. Dans le roman, il fut d'abord représenté par Pierre Loti, dont le style mélancolique et fuyant évoque certains poèmes de Mallarmé, et ensuite, par Maurice Barrès, au lyrisme si puissant, et Gabriel d'Annunzio, d'une ardeur toute wagnérienne. Grâce, enfin, à l'influence de l'école impressionniste, sa tradition fut observée en peinture et en musique.

En dépit de ses exagérations et de ses obscurités, la poésie néo-symboliste a eu de grands mérites. Elle a vaincu le naturalisme outrancier et procuré au langage poétique de nouvelles possibilités. De plus, elle a tenté de ramener à la dignité de l'esprit pur, les créations artistiques de la pensée française. De ses rangs sont sortis deux sommets de la littérature contemporaine, Paul Valéry et Paul Claudel, dont le prestige universel la revêt d'un lumineux éclat.

André PATRY

# Les deux guerres mondiales <sup>(1)</sup>

## LA STRATÉGIE

Le long délai apporté à la publication de cet article exige peut-être que nous rappelions au lecteur le but que nous nous proposons initialement. Les contemporains de la première guerre mondiale, ou les gens qui ont de son histoire une connaissance élémentaire, n'ont pas manqué, au spectacle de celle qui vient de s'achever, d'établir plus d'une comparaison. A certains points de vue, c'étaient des répétitions historiques, des similitudes frappantes d'hommes et de situations <sup>2</sup> ; sous d'autres aspects, des nouveautés historiques, des contrastes saillants <sup>3</sup>. Notre dessein était de faire ressortir ces principaux points de comparaison qui sont dès maintenant visibles. Dans le deuxième article, nous voulions davantage caractériser la guerre moderne, telle qu'elle fut appliquée en ces dernières années.

C'est cette promesse que nous désirons remplir aujourd'hui. Nous écrivions, en note, dans le premier article : « Bien entendu, il ne s'agit pas d'établir quoi que ce soit de définitif. Le recul nécessaire, le manque d'éléments de solution, les cadres forcément restreints d'un article de revue nous obligent à un but plus simple et plus modeste. En ne nous bornant qu'à des généralités — sans pour cela être vague — nous voudrions montrer l'histoire des deux guerres sous un double aspect *synthétique* et *antithétique* » <sup>4</sup>. Cette précaution que nous prenions alors est plus que jamais nécessaire. Pour traiter ce sujet selon son importance, il faudrait une expertise technique et militaire qui nous fait totalement défaut.

\* \* \*

D'un point de vue du perfectionnement de la technique comme influençant la stratégie et le génie militaire, la guerre de 1939-1945 est

1. Cet article constitue une sorte d'appendice à nos articles (Cf. R. D., septembre et octobre 1945) sur les deux guerres mondiales. Nous regrettons que des circonstances incontrôlables nous aient forcé de compléter cette série seulement aujourd'hui.

2. Cf. Les deux guerres mondiales, R. D., septembre 1945.

3. Cf. Les deux guerres mondiales, R. D., octobre 1945.

4. Cf. Les deux guerres mondiales, R. D., septembre 1945, page 71.

aussi étrangère à la guerre de 1914-1918 que cette dernière l'est aux guerres napoléoniennes. Le génie de Napoléon avait fait de la traditionnelle guerre *de mouvement* un instrument d'une mobilité extrême, d'où une efficacité conséquente. Par lui, le principe de l'offensive — que reprendra Foch — devint consacré. La guerre franco-allemande de 1870, avec Moltke, l'avait consacré définitivement et marqué aussi la prépondérance de la cavalerie et de l'artillerie sur l'infanterie. La Grande guerre avait alourdi l'artillerie et motorisé la cavalerie ; mais cela n'impliquait pas un renversement des notions jusque-là acquises : on perfectionnait des armes existantes qui joueraient un rôle relativement analogue. Pour enfoncer les positions fortes, on multipliait plusieurs fois le diamètre de l'embouchure des canons ; on remplaçait les chevaux par des chars d'assaut montés sur chenilles, qui seraient à l'ancienne cavalerie ce qu'avaient été les éléphants d'Hannibal à la cavalerie romaine. Tant que durait l'inégalité des forces en présence, ou la diversité de la concentration des forces sur un point, on avait encore la guerre *de mouvement*. Mais vint un moment où l'équilibre se fit, pour ensuite se rompre, et se reconstituer de nouveau. Ce fut alors une alternance de guerre *de mouvement* et *de position*. La guerre de tranchée, une nouveauté, apparut. Les armées, l'une en face de l'autre, toutes deux prisonnières de l'égalité de leurs forces, se terrent, attendent le moment d'agir à la faveur d'une surprise ou d'une diversion. Le front se stabilise pendant plusieurs mois. Les multiples efforts pour briser cette ligne, qui se cicatrise toujours, sont longtemps vains. Mais l'armée qui tient le dernier quart d'heure a l'avantage des derniers *mouvements* décisifs.

Une nouvelle arme, l'aviation, est apparue ; mais son rôle n'est que auxiliaire : effectuer des reconnaissances, désorganiser les arrières de l'ennemi ; elle ne s'intègre pas comme arme d'importance primordiale dans un plan d'ensemble. L'arme aérienne n'avait pas encore dépassé le stage de l'expérimentation. L'arme maritime est active, se renouvelle avec l'invention du sous-marin, mais conserve l'autonomie de son action. Loin d'être synchronisés avec ceux de l'armée terrestre, ses mouvements ne

## LES DEUX GUERRES MONDIALES

sont même pas conjugués avec les siens. Elle a pour principale tâche de resserrer ou de forcer le blocus. Les principaux ports du littoral européen étant libres, elle n'a pas non plus à « couvrir » un débarquement. La guerre de 1914-1918 a surtout mérité d'être appelée « grande », à cause de l'ampleur nouvelle des effectifs qui s'affrontaient. En parlant de celle de 1939-1945, on a parfois dit la « très Grande Guerre » ; mais l'expression « Guerre mondiale no II », la « World War II » des anglophones, semble vouloir faire fortune. Dans un article précédent<sup>1</sup>, nous avons essayé de montrer comment le caractère d'universalité de la « Guerre mondiale no II » fut beaucoup plus affirmé.

En termes militaires, il faut plutôt parler de guerre *totale*, de guerre *éclair*, la *blitzkrieg*. *Totale*, elle l'est par la somme des forces qu'elle oppose ; elle l'est aussi par la diversité et la connexion des armes qui ne servent qu'en fonction d'un ensemble ; elle l'est encore par la totalité des énergies nationales qu'elle monopolise. Un de ses premiers théoriciens, Ludendorff, la caractérise ainsi : « La guerre totale exige l'incorporation dès l'âge de vingt ans de l'homme apte à servir et la mobilisation des soldats instruits jusqu'à la plus haute classe d'ancienneté, de même que leur incorporation dans les formations auxiliaires ou de réserves. Il faut toujours compter avec le déficit que représente pour l'armée le grand nombre de travailleurs soi-disant « indispensables à l'intérieur » dont l'armée se verra inévitablement frustrée en temps de paix comme en temps de guerre. Le peuple et l'armée veulent être ravitaillés et vivre et l'administration de l'Etat doit savoir continuer et faire son devoir ! » Cette guerre *totale* n'engage pas seulement tous les hommes d'un pays ; elle engage *tout* l'homme. Elle exige d'être menée psychologiquement, pour ainsi dire chez le combattant, pour la création d'une nécessaire « psychose ». « La discipline réclame du combattant une formation d'une telle trempe qu'au prix de sa vie, c'est-à-dire en luttant contre son instinct de conservation, il exécute automatiquement ce que l'Etat-Major exige impitoyablement de son aptitude à la guerre, pour détruire l'ennemi et

1. Les deux guerres mondiales, R. D., octobre 1945.

engager une action où il s'exposera encore davantage. Un combattant incorporé à une masse compacte est entraîné par elle, il sent fixés sur lui les mille yeux de cette masse qui l'abrite, qui lui exprime son impulsion, et qui fait le ressort de son âme. Il agit comme un membre de cette masse, il obéit à sa psychose... La discipline est aussi affermissement de l'âme et préparation à la persévérance, à l'action brave, téméraire, voire héroïque, aux efforts extraordinaires dans les tensions de la lutte que la guerre totale développe. Cette discipline doit s'appuyer sur une connaissance raciale qui s'attache intimement au sentiment de l'amour du peuple et de la patrie. Elle doit compter sur la voix de l'âme du peuple et sur le sacrifice de la vie mortelle de l'individu à la vie immortelle de la communauté populaire ».

Les Allemands furent les protagonistes de la guerre *totale*. Alors que les pays démocratiques s'enfouissaient dans une demi-léthargie, faite d'une crainte à peine avouée de la guerre inévitable et d'une velléité impuissante et tardive de réaction, l'Allemagne hitlérienne avait su, dès 1934, capitaliser, au profit d'une guerre éventuelle, toutes les énergies de la nation, auxquelles son dynamisme doctrinaire avait infusé une force et une efficacité décuplées. L'Allemagne eut partout l'avantage tant qu'elle fut seule à mener la *glitzkrieg*. Sa production massive des années d'avant-guerre, la rigoureuse unité, en son état-major, de toutes les armes et services de son armée, lui permirent, durant les premières années, de déclasser tout adversaire continental. Ce fut pour elle une série de victoires et de conquêtes à travers l'Europe. Cependant, il y avait une faille dans son concept de la guerre *totale*. Les Allemands avaient excessivement tablé sur l'arme aérienne au sacrifice de l'arme navale. Aussi, quand l'intime liaison forces blindées-aviation, qui s'était montrée invincible sur le continent, fut forcément dissociée par le fossé de la Manche, non seulement la conquête de l'Angleterre devint impossible, mais l'Allemagne était déjà virtuellement vaincue : non conquise, l'Angleterre était un fortin avancé et une menace constante contre les forces ennemies éparpillées à travers l'Europe, et surtout, derrière elle, il y avait

l'Amérique ! Malgré leur confiance dans le Mur de l'Atlantique, les défenses du littoral européen devaient être percées ; les Alliés avaient la maîtrise des mers, le choix du terrain et auraient, un jour ou l'autre, la supériorité de la production, et ce dernier facteur s'avérerait décisif. Mais même pour les opérations terrestres, la liaison char d'assaut-avion perdait en efficacité ce qu'elle gagnait en distance à cause de l'éloignement des sources d'approvisionnement et de la difficulté de récupération pour les pertes encourues. Ce fut une des causes de l'échec de la Wehrmacht en Russie. A partir de Bialystok en direction de Moscou, elle s'avança sur une distance à peu près équivalente à celle qui sépare le Pas de Calais des Pyrénées ; ce qui faisait dire à un expert militaire : « Eussent-ils, après la Meuse, Dunkerque et la Somme, disposé encore des moyens nécessaires pour poursuivre la lutte, il n'était pas dans les moyens du maréchal Pétain et du général Weygand de gagner la bataille du Douro ou du Tage ».

Telles semblent bien être les deux principales caractéristiques de la guerre moderne : elle est *totale* ; elle est une guerre *de mouvement*, une guerre *éclair*, a-t-on appris à dire depuis. Il semble bien ne plus y avoir de guerre qui n'engage pas la totalité des forces des adversaires. Cette première caractéristique est nécessaire ; mais la deuxième l'est moins, ou plutôt n'existe pas d'une manière permanente. Une guerre moderne n'est pas toujours *de mouvement*. Ce qui la rend telle, c'est la mécanisation très poussée des moyens de transport et des armes d'offensive. Le principe du véhicule moteur fut exploité à fond : d'où une vitesse très grande dans les mouvements de l'artillerie, de l'infanterie et des services de ravitaillement. Des armées complètes, et non plus seulement quelques divisions, pouvaient se mouvoir avec une rapidité très grande. Mais il y eut des arrêts prolongés qui forçaient temporairement à une guerre *de position*. Quant, à la suite d'une résistance accrue auprès d'un poste stratégique de première importance, les colonnes de chars d'assaut s'arrêtent à cause des pertes très fortes ou de manque de combustible, les corps des armées s'affrontent en un gigantesque combat. Puis, on sent le besoin de

se retrancher ; des lignes qu'on sait n'être que temporaires se forment. On se cramponne désespérément autour de quelques points vitaux. Cela est arrivé à Smolensk, Stalingrad, au nord de l'Italie, dans l'estuaire de l'Escaut, etc... Une fois qu'elles eurent franchi Rome, les armées alliées piétinèrent plusieurs mois sur place.

Depuis la guerre de 1914-1918, on croyait fermement à la nécessité des fortifications solides. L'érection des fameuses lignes Maginot et Siegfried n'avait été possible que grâce à cette croyance des états-majors au vieux principe de la guerre *défensive*. Les opérations d'armées à peu près d'égale force semblent se faire nécessairement sur des fronts fortifiés. Aussi, la France fortifia sa frontière du nord-est. Le Ministre Maginot se consacra pleinement au projet de la ligne qui portait son nom. Les Allemands ripostèrent par la construction de la ligne Siegfried. Malgré une clause du traité de Versailles qui défendait à l'Allemagne de fortifier à moins de cinquante kilomètres à l'est du Rhin, ils commencèrent, dès 1936, à ériger des fortifications à quelques kilomètres des lignes françaises. En 1938, à l'époque de l'affaire des Sudètes, Hitler, par crainte de la France, fit construire par Todt la ligne Siegfried. Après Munich, elle fut prolongée (de Bâle à la mer du Nord) et renforcée aux points les plus exposés. La ligne française se composait surtout de gros ouvrages, tandis que l'allemande, de petits fortins plutôt bas et disséminés en quinconces. Malgré l'audace et l'ingéniosité de telles conceptions, il faut dire qu'elles ne rendirent pas le service qu'on en attendait. Bien plus, elles apparurent tôt comme de solennels anachronismes d'une doctrine militaire désuète. On sait combien le sentiment de fausse sécurité, s'enracinant en une confiance exagérée dans la ligne Maginot, fit du mal aux Français ; le *complexe* de la ligne Maginot fit peut-être plus de tort à la France que les années d'impréparation générale sous un ministère de Front Populaire. On croit trop facilement que son inefficacité vint surtout du fait qu'on ne la termina point sur la frontière de la Belgique (qui s'y opposait) jusqu'à la Manche ; l'eût-on fait que les blindés allemands, tant était grande leur supériorité qualitative et numérique,

auraient bien pratiqué une trouée quelque part, comme ils firent à Sedan en 1940. En dépit du soin qu'on y mette, il est impossible que des fortifications de cette envergure ne recèlent pas une faiblesse en quelque endroit.

L'expérience de cette guerre a démontré que les moyens de défense, si parfaits et définitifs, les croit-on, ne se mettent jamais au pas avec le développement continu et intensif des armes d'offensive. Les perfectionnements des moyens de défense se proportionnent à ceux de l'attaque, mais toujours après coup ; et c'est leur faiblesse : le résultat qu'elles pourraient empêcher est déjà produit. Qu'on prenne, par exemple, le cas des défenses anti-chars. La seule résistance qu'on pût opposer aux chars était d'autres chars, en plus grand nombre, mieux armés, plus gros ou plus mobiles selon les besoins. Le char d'assaut réunit en un seul engin, la mobilité, la puissance et la protection ; à lui seul, il est cavalerie, artillerie et infanterie ; il sert surtout pour l'attaque, mais est aussi utile pour l'occupation. Il joue dans les opérations terrestres à peu près le même rôle que le cuirassé sur mer. La puissance de feu d'un bataillon de chars dépasse parfois celle de tout un régiment d'artillerie.

Le char d'assaut ou tank, une invention anglaise de l'autre guerre, n'avait alors qu'à peine dépassé le stage de l'expérimentation. On s'en servait, mais sans miser à fond sur son efficacité. En cette guerre, son rôle devint, dès le début, prépondérant. Des batailles titanesques, où participaient des milliers de chars, se livrèrent sur le front russo-allemand. Encore là, les Allemands avaient sur leurs adversaires une avance considérable. Pendant la bataille de France, les *tôles* de M. Goering se montrèrent beaucoup plus difficiles à percer que celles de M. Reynaud, en nombre et en qualité nettement inférieures. Dans une des lettres du front au journal *Le Temps*, un correspondant de ce journal rapporte à l'époque de la drôle de guerre, la réflexion d'un soldat d'une brigade française de chars : « Ils peuvent toujours venir... A un contre quatre, on descend les quatre ». Belle parole, sans doute, mais qui ne cachait même pas la terrible réalité sous-jacente. En Allemagne, les théories du

colonel-général Guderian s'étaient traduites dans les actes, tandis qu'en France, celles de l'auteur de *l'Armée de métier*, Charles de Gaulle, étaient laissées lettre morte. A la suite de la guerre d'Ethiopie, les Allemands avaient opté pour le char mobile et léger ; mais pendant la guerre d'Espagne, les tanks russes dont se servaient les Républicains s'affirmèrent supérieurs aux tanks italiens et allemands qu'utilisaient les Nationalistes. Les Allemands partirent de données différentes, où les exigences de la protection, par une armature plus solide et une cuirasse plus épaisse, passèrent avant celle de la vitesse. La campagne de Lybie, celle de Russie donnèrent aux Alliés des leçons dont ils profitèrent dans la suite. Ils construisirent des chars, dont la qualité ne le cédait en rien à ceux des Allemands, et en quantité plus grande encore. Leur supériorité en ce domaine s'imposa quand ils purent compter sur une production massive qui écrasait celle de leurs adversaires. Mais le grand avantage des Alliés fut le perfectionnement du lance-flammes. La guerre par le feu avait surtout des adversaires. On prétendait que le rayon d'action était trop restreint, que le tank ne pouvait supporter une charge additionnelle, etc... Le général McNaughton et d'autres officiers canadiens étaient des tenants du projet. A la suite d'expériences concluantes, le lance-flammes fut utilisé sur le front occidental et, en Normandie, dans les Flandres, en Hollande, joua un rôle prépondérant dans le percement du Mur de l'Atlantique, en transformant les casemates allemandes en véritables fours crématoires. Il faut mentionner aussi le char-amphibie dont la praticabilité est évidente.

Quelle qu'en soit la puissance, le tank ne suffit pas dans une guerre totale. Ordinairement, il ne passe qu'après que les objectifs ont été pilonnés par l'aviation ; viennent ensuite les troupes d'infanterie qui nettoient et occupent le terrain. C'est maintenant le processus naturel de toute opération militaire d'envergure. En vingt ans l'avion a fait des progrès inouïs. Quoi de plus différent des fragiles appareils de l'autre guerre que les *forteresses volantes* d'aujourd'hui ? Les grandes puissances comprenaient l'importance toujours accrue de l'aviation ; mais,

en quantité surtout, les Allemands avaient encore devancé de beaucoup leurs futurs ennemis. La supériorité de leurs forces blindées et aériennes fut écrasante dans les premiers mois de la guerre. Le principal rôle de l'aviation pendant la Grande guerre était d'effectuer des reconnaissances. Il y avait bien des avions de bombardement, mais, en regard du déploiement général des armées, leur rôle était bien secondaire. L'avion de chasse avait pour but d'entraver le plus possible l'action des avions de bombardement et de reconnaissance. Cette guerre-ci vit le perfectionnement de ces types d'avion, mais y ajouta l'avion de transport pour les troupes et le ravitaillement. Il serait trop long de dire ici tous les perfectionnements que l'avion fit pendant ces dernières années. Qu'il suffise pour montrer l'importance de l'arme aérienne de noter que la courbe des victoires allemandes fut ascendante tant que dura la supériorité de sa force aérienne, qu'elle se neutralisa quand la production alliée devint égale, et fut descendante dans la mesure où la production massive de ses adversaires l'eut dépassée, et ainsi jusqu'à la défaite finale. L'avion a plus d'un avantage ; en plus de sa très grande vitesse et de sa manœuvrabilité, il présente un objectif réduit et difficilement discernable par la D.C.A. Il a l'avantage sur l'artillerie lourde de ne pas subir de contrecoups au départ de charges explosives. On imagine difficilement un canon lançant un obus atomique, tandis qu'un avion laisse tomber une bombe atomique sans de trop grands risques. Comme on s'y attendait, le principal rôle de l'aviation pendant la dernière guerre fut le bombardement des centres industriels et stratégiques d'importance. La guerre totale exige la destruction la plus complète possible de l'industrie adverse, comme, aussi, la désorganisation de ses voies de transport et de ses sources d'approvisionnement.

Au début de cette guerre, les opinions étaient diverses sur la fortune de l'aviation dans une guerre totale. Pour les uns, l'avion serait la seule arme d'importance. Il suffirait à vaincre des armées, détruire des centres stratégiques, conquérir des territoires par l'action des parachutistes ; il annulerait le rôle de la marine de guerre, etc... Opinion excessive. Pour

les autres, surtout des tenants de la guerre *défensive*, l'aviation n'aurait qu'un rôle complémentaire à ceux beaucoup plus importants de la marine et de l'armée. Opinion non moins excessive. Il ne faut plus parler de l'importance relative des trois armes ; il faut parler de la nécessaire et absolue coordination des trois armes dans une guerre *totale*. Les épisodes ne manquent pas qui imposent cette constatation. « L'assaut vertical », à soi seul, ne suffit pas pour abattre un adversaire, mais, presque toujours, il faut commencer par là. La guerre aérienne est certainement la plus honteuse des nécessités de la guerre *totale*.

La marine de guerre fit des progrès guère moindres que ceux de l'aviation. Alors même qu'on surestimait l'importance de l'aviation au point de trouver négligeable le rôle possible de la marine, les chantiers maritimes continuaient à construire des unités navales d'au delà de 35 000 tonnes. A cause de l'inégalité de leurs flottes de guerre en face de celles des Alliés, les puissances de l'Axe évitèrent toute bataille rangée. La marine italienne qui, seule, en Méditerranée, était un peu de taille à affronter la flotte britannique s'attacha surtout à la fuir. Ainsi dans le Pacifique, la flotte japonaise, après la défaite de la mer de Corail, n'osa faire face à la flotte des Etats-Unis. Cette guerre ne vit pas une réédition de la bataille de Jutland. Comme en 1917, les Allemands se spécialisèrent dans le torpillage, les *raiders* et les sous-marins compromirent un temps les relations inter-alliées. Les petits navires du type « corvette » furent particulièrement efficaces dans la chasse aux sous-marins ennemis. Une autre arme tout aussi traîtresse, la mine sous-marine, fit aussi subir de lourdes pertes navales aux Alliés. Les dragueurs de mine jouèrent un rôle de première importance. « L'histoire nous apprend que l'apparition d'une arme nouvelle n'a d'autres effets que de susciter une modification et une transformation des armes subsistantes », écrit Gelain. L'aménagement de navires porte-avions confirma une fois de plus ce fait d'expérience. Ainsi se faisait la combinaison navire-avion plutôt que l'élimination de celui-là par celui-ci, comme le prévoyaient des experts, il y a quelques années.

En plus de maintenir libres les voies de communication, la marine alliée joua un rôle essentiel dans les fameux débarquements au pied de la Forteresse Europe que les Allemands s'étaient attaché à rendre inexpugnable quatre années durant. Tout le littoral de l'ouest de l'Europe, de la Norvège à Bayonne, fut bétonné. Le temps n'est plus où l'on fait le siège d'une ville ; on fait maintenant le siège de tout un continent. Pendant que les grosses unités navales réduisaient graduellement au silence le tir des défenses côtières, des centaines de milliers de soldats débarquaient sur les plages de Normandie. Pilonné pendant des années, le Mur de l'Atlantique ne put tenir le coup. La marine de guerre joua donc encore un rôle de premier plan, quoique les exigences de la guerre *totale* l'aient considérablement modifié. Toute une flotte de guerre fut créée en prévision des débarquements futurs. Comme principale innovation ou adaptation, il faut signaler ces espèces d'immenses chalands, dits barges d'invasion. La photographie et le dessin ont déjà popularisé ces immenses panneaux qui s'ouvraient comme une gueule gigantesque pour laisser déverser leur cargaison humaine. Comme en l'autre guerre, les Alliés tentèrent de faire le blocus des pays de l'Axe. Bien que la supériorité de la marine alliée ne fut jamais douteuse, que les opérations du blocus empêchèrent presque entièrement les importations allemandes par voie maritime, il faut dire que cette mesure — pourtant essentielle dans une guerre *totale* — s'avéra incapable d'affamer l'Allemagne. En outre des immenses stocks accumulés dans les années d'avant-guerre, l'Allemagne put s'approvisionner dans les pays conquis qu'elle avait littéralement dépouillés. Pendant quelques années, l'Allemagne domina les principales régions agricoles et industrielles de l'Europe : dans l'enivrement des victoires faciles, puis, dans la crainte d'un assaut *total*, l'Allemagne put jouir un temps de l'économie diversifiée et complémentaire, qu'elle a toujours recherchée.

\* \* \*

Ce qui suit montre bien un peu combien d'un point de vue exclusivement militaire la guerre de 1939-1945 différa de celle de 1914-1918. On n'a pas d'exemple dans l'histoire de guerres se suivant d'aussi près dont

les techniques militaires aient aussi radicalement changé. Le génie militaire ne se contenta pas de vivre sur l'acquis que représentaient vingt ans de progrès techniques inouïs, mais les devança constamment et dans toutes les sphères — n'est-ce pas la guerre qui, par la collaboration, sans elle impossible, des savants de plusieurs pays, permit le harnachement de l'énergie atomique ? L'ancien concept de guerre *de mouvement* ne suffit plus ; on parle maintenant de guerre *éclair*. Même le terme de « Grande guerre » apparaît être un diminutif trop modeste pour la guerre *totale*.

Dans ce trop court article, nous n'avons pas parlé des dernières inventions et découvertes qui révolutionneront encore la guerre future. Il aurait fallu parler des fameuses bombes volantes allemandes, V<sup>1</sup> et V<sup>2</sup>, dont les journaux nous ont décrit les effets terrifiants, d'un appareil détecteur d'une efficacité sans égale, le radar, qui rendit de si précieux services aux Alliés et dont le secret devait être aussi jalousement conservé que celui de la bombe atomique. Sans doute ces nouvelles inventions nous fixent déjà sur la physionomie d'une guerre future ; mais il faut aussi noter qu'elles furent découvertes presque à la fin de la guerre et qu'elles n'en ont pas changé le cours. Il y aurait peut-être lieu aussi de dire que de terribles fléaux, comme la guerre microbienne, l'emploi de gaz empoisonnés, nous furent épargnés. Il n'entrait pas dans notre dessein d'étaler les horreurs de cette guerre, mais, en conformité avec la formule des précédents articles, d'établir, ce qui, au regard d'une histoire anticipée, nous apparaît être d'intéressants points de comparaison entre les deux guerres mondiales.

Faut-il dire qu'au surplus nous n'y avons aucun goût ? Pourquoi ajouter à l'hystérie collective au sujet de la bombe atomique ? Déjà une autre guerre se prépare ; et l'on sent bien qu'elle sera « atomique ». La *Guerre des mondes* de Herbert George Wells ne serait plus qu'un livre de divertissement en comparaison de ce que nous verrons peut-être. En face de cette terrifiante conjoncture, l'imagination voudrait s'arrêter, impuissante ; car alors, ce ne serait vraiment plus la peine que l'espèce humaine continuât à se propager.

Gérard BERGERON

## Le sens des faits

---

### NEUTRALITÉ, NON-CONFESSIONNALITÉ ET L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE<sup>1</sup>

En décembre 1945, le T. R. Père Georges-Henri Lévesque, O. P., doyen de la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval, écrivait dans la revue *Ensemble* un article intitulé : « La non-confessionnalité des coopératives ». Réactions inévitables : protestations verbales en certains milieux, protestations écrites en certains journaux, mais aussi approbations en qualité et en quantité.

Il appartenait au T. R. Père P.-M. Gaudrault, O. P., Provincial des Dominicains, de « défendre son religieux » et il le fait dans le présent tract avec une maîtrise qui nous révèle non seulement un théologien profond mais encore un sociologue averti et très au courant des anciens et nouveaux documents épiscopaux et pontificaux qu'il utilise avec sagesse et prudence. Fermeté, clarté, modération se retrouvent à chaque page et à chaque mot ; principes et distinctions se suivent dans un ordre qui entraîne l'adhésion de l'intelligence.

On y voit clairement que *neutralité* et *non-confessionnalité* ne sont pas seulement des distinctions de concepts mais aussi de choses, de réalités qu'on peut toucher du doigt dans notre société canadienne-française de 1946. On y voit également que la doctrine du Père Lévesque est conforme à celle de l'Église (p. 15) ; que les communiqués de presse de l'École sociale populaire sont équivoques (p. 25) ; que les spécialistes de la Coopération, tels les membres du Conseil Supérieur de la Coopération, l'U. C. C., Rev. Father Coady, S. E. le Cardinal Villeneuve, S. S. Pie XI et le Cardinal Pacelli ont déjà énoncé la même doctrine (p. 37) ; que les Révérends Pères Léon Lebel, S. J., et Léon Bouvier, S. J., l'ont sanctionnée, le premier par son titre d'aumônier général de l'U. C. C., et le second par sa signature. On y voit aussi que si le T. R. Père Lévesque a énoncé une doctrine, il n'en réclame pas l'application *hic et nunc* ; il laisse les évêques libres de l'utiliser selon la nécessité du lieu et les règles de la prudence. Et personne ne nie ce droit aux évêques.

La question en litige se ramène à ceci : étant donné que nos coopératives sont d'inspiration chrétienne et sont nées sous l'initiative de la paroisse, doit-on en fermer l'entrée, comme les portes de l'Église,

1. Les Editions du Lévrier, Montréal et Ottawa, 1946. 60 pages.

à ceux qui ne partagent pas notre foi ? A la lecture de ce tract, il apparaît que la religion n'est pas directement en cause dans ces groupements qui poursuivent une fin purement économique. Ce qu'il importe d'exiger de tous les associés, c'est la fidélité aux principes chrétiens qui régissent ces institutions. Nous sommes « dans ces cas majeurs où doit s'exercer non certes l'indifférentisme de croyance, mais la tolérance religieuse au sens le plus exact du mot » (p. 44).

Puis ce tract qui se présente sous toutes les prescriptions relatives au droit diocésain jette une éclatante clarté logique et doctrinale sur une question à l'ordre du jour.

P. Antonin LAMARCHE, O. P.

---

### UN BEAU LIVRE SUR MAINE DE BIRAN

Lorsque paraît, parmi bien des inutilités, une de ces « *opellæ* » littéraires qui manifestent un talent léger mais gracieux, les fifres et les tambourins de la critique laurentienne envoient son nom à tous les échos. Quand un penseur, après une dizaine d'années de recherches et de réflexions, publie un beau et solide travail d'histoire de la philosophie, le silence profond risque de tomber sur ce fait qui n'intéresse aucunement les demi-cultivés. Il y a là un redressement à opérer, et nos lecteurs seront, entre tous, heureux d'y contribuer. C'est donc avec joie et confiance que je leur signale le livre que vient de publier le R. P. Arcade-Marie Monette, O. P., Ph. D., Diplômé d'Etudes Supérieures de Philosophie en Sorbonne : « La théorie des premiers principes selon Maine de Biran » (1 vol. 19 cm. 240 pp. à la Librairie Vrin, Paris, et aux Editions du Lévrier, 5375, avenue Notre-Dame de Grâce, Montréal). Ils feront connaître cet ouvrage, même si la grande presse n'en parle point.

François-Pierre Gontier de Biran naquit à Bergerac en Périgord, le 29 novembre 1766. Vers l'âge de vingt ans, il devait ajouter à son nom celui d'une petite terre, le Maine, qui appartenait à son père. La Révolution arrêta sa carrière militaire. Sympathique aux idées antiféodales de 1789, Maine de Biran occupe des charges publiques sous le Directoire, l'Empire et même la Restauration. Mais plus que cela, beaucoup plus, ce qui l'intéresse, c'est la connaissance de l'homme. L'acharnement qu'il apporte à cette tâche fera de lui un homme du dix-huitième siècle échappant à son siècle. Au plus beau temps de l'efflorescence voltairienne, il incarne l'esprit scientifique devenu assez critique pour se juger lui-même.

Le jour où il admit qu'un fait ne cesse pas d'être un fait en se donnant comme intérieur et que le fait n'est pas discrédité comme tel par cette intériorité, Maine de Biran s'imposait à lui-même une revision de la philosophie dite des *Philosophes*. Ce lent et pathétique effort d'une âme tâchant de découvrir ses profondeurs, il devait le poursuivre jusqu'à sa mort, le 20 juillet 1824.

Ressaisir la métaphysique à sa source : c'est tout Biran. Dans les cent dix-neuf premières pages de son livre, le R. P. Monette le montre en deux chapitres dont la fermeté de composition et d'exposé mérite les plus grands éloges. Comment la recherche biranienne tendra-t-elle à attribuer à la métaphysique son objet et sa véritable définition, c'est la matière des cent vingt pages suivantes : un « principe privilégié, celui de la causalité » (pp. 121-175), puis « les autres notions premières » (de la p. 177 à la fin). Ce n'est pas ici le lieu d'en entreprendre l'analyse ; ce privilège appartient aux périodiques spécialisés : les *Cahiers de Philosophie* publiés par le Collège Dominicain d'Ottawa dans sa collection *Études et Recherches* ; le *Laval Théologique et Philosophique* ; la *Revue de l'Université d'Ottawa* en son supplément technique. Mais nos lecteurs me permettront de souligner combien pénétrants et suggestifs se révèlent les deux derniers chapitres de l'ouvrage du R. P. Monette. Et s'il m'est loisible d'indiquer une préférence toute personnelle, je leur signalerai que l'étude du « principe privilégié » me semble bien constituer un magnifique *chapitre privilégié*.

Dans son livre, le R. P. Monette a voulu se concentrer sur l'examen de la théorie biranienne des premiers principes telle qu'elle s'est constituée jusqu'en 1813. C'est dire que nous pouvons espérer d'autres études, de la valeur et de l'utilité de ce beau livre initial. Que le Père Monette veuille bien poursuivre cette revue critique et constructive de la psychologie métaphysique française au début du dix-neuvième siècle. Ce premier volume montrera à tous quelle profonde maîtrise l'auteur possède de la genèse et de la portée de la pensée biranienne prise en elle-même aussi bien que dans ses conditions et son retentissement historiques.

Albert LACROIX

---

PLAIDOYER POUR UNE AUTHENTIQUE ET  
CLAIRVOYANTE CHARITÉ

Il sera bientôt question de la Semaine du Dix sous, en faveur de l'enfance abandonnée dans les crèches. Quand les premiers appels seront lancés, il se trouvera des gens pour fermer bien vite portes et fenêtres,

histoire de protéger un égoïsme affreusement douillet ! Il se trouvera des orgueilleux pour proférer des paroles de dédain et de condamnation, en s'enveloppant dans un lourd manteau de vertu — c'est un moyen comme un autre de protéger parfois un gousset « intraverti »...

Ces gens-là auront leur compte un jour ou l'autre. Les premiers finiront bien par comprendre — pour peu qu'ils soient intelligents — que, selon la réflexion de Bergson je crois, la meilleure façon d'être égoïste, c'est de ne l'être pas. Quant aux seconds, ce ne sont pas des bons pasteurs, ce ne sont pas des chrétiens : ils ont ces allures de pharisien fustigées par le Maître. Je Lui laisse le soin de convertir ces superbes qui ont la suprême petitesse de ne pas savoir qu'ils sont petits.

Ce n'est pas à ceux-là que je veux faire part de mes réflexions. Je m'adresse à ces gens de « bonne volonté » — ô bonne volonté ! — chez qui la campagne du Dix sous trace un énorme point d'interrogation et éveille des craintes vagues. Ceux-là n'auront aucune peine à convenir que cette campagne, c'est une protestation contre un silence coupable autant que maladroit, une mise en garde contre un excès de sévérité dangereux, un bel effort pour promouvoir l'utilisation d'éléments bien précieux pour un renouveau chrétien dans nos foyers.

\* \* \*

Pourquoi cette campagne d'opinion autour des enfants illégitimes ? Ne risque-t-on pas d'augmenter la contagion du mal en le faisant connaître ? Eh ! bien non. Car c'est précisément à la faveur de la conspiration du silence que le mal prolifère. « Avoir un bébé en dehors du mariage, c'est un honteux accident, certes ; mais ça n'a vraiment pas de conséquences trop graves. On va porter le petit à la crèche ; là il aura bonne nourriture, air abondant, éducation saine, ambiance vertueuse ». Et la maman s'en retourne, et le papa s'en va à travers la vie, le rouge au front peut-être, mais ignorant — oh ! jusqu'à quel point ! — quelle existence malheureuse ils laissent derrière eux. Il faut qu'ils sachent que l'enfant à la crèche, même s'il s'y prodigue un héroïque dévouement, n'a pas le minimum nécessaire pour se développer normalement. Il faut qu'ils sachent à quelle vie de misère est voué ce petit abandonné, à moins qu'un miracle de la charité n'intervienne et ne lui procure un foyer normal. Cette pensée de l'existence affreuse qu'on bâtirait pourrait-elle être assez forte pour réprimer l'élan désordonné des passions ?

Quand ce ne serait pas pour enrayer la contagion du mal, il faudrait parler pour empêcher la multiplication, sous nos yeux de catholiques qui se disent authentiques, de ces injustices et de ces accrocs à la charité

## LE SENS DES FAITS

qui sont à peine concevables. Que l'enfant de la crèche soit illégitime, dites, qui en est responsable ? Et si ce n'est pas lui, pourquoi lui refuse-t-on le développement normal d'une vie qu'il n'a pas réclamée ? Et si ce n'est pas lui, pourquoi charge-t-on d'opprobre son front innocent ? Pourquoi prend-on prétexte de cette honte pour lui refuser ces tendresses de cœur, ces richesses matérielles dont tant d'entre nous ont des réserves ? Les pauvres chrétiens, que ceux qui renouvellent le geste des Juifs au prétoire et condamnent des innocents !

La Société d'Adoption ne poursuit pas que des tâches négatives. Le travail positif qu'elle exécute devrait attirer sur la campagne du Dix sous qu'elle mène chaque année les faveurs des chrétiens. D'abord, parce qu'elle veut porter secours à des malheureux petits êtres qui ont plus d'un titre aux préférences d'un Dieu bon et miséricordieux. Ensuite et surtout, parce qu'elle veut développer et faire utiliser des éléments précieux de renouveau chrétien. Ces enfants abandonnés représentent une richesse dont la société humaine et chrétienne pourrait prodigieusement profiter. Laissons de côté la valeur humaine de ces enfants pour ne signaler que cette inestimable valeur qu'ils représentent comme agents de rechristianisation. Ces âmes innocentes qu'on accueille dans les familles y apportent les bénédictions du ciel, et cela est si évident que les parents adoptifs le constatent eux-mêmes. Sa venue coïncide souvent avec une prospérité matérielle inattendue. Et puis, chose plus importante de beaucoup ! Qui dira les miracles de redressement moral et d'intensification de la vie surnaturelle opérés par cet enfant qui a chassé l'égoïsme et la futilité de tant de foyers. Visitez l'une ou l'autre des familles adoptives, et si vous avez au cœur quelque désir apostolique, vous n'estimerez pas peu, pour l'établissement du règne du Christ dans les âmes, l'apport de cet enfant, si impuissant apparemment, mais divinement fort dans sa faiblesse !

\* \* \*

Lorsque, du 30 mai au 10 juin, la Société d'Adoption mènera la quête pour l'enfance abandonnée, tout catholique authentique et clairvoyant regrettera le silence coupable, maladroit et dangereux dont on a entouré trop longtemps l'enfant des crèches ; et il prêtera l'appui enthousiaste de son cœur à la cause de ce petit : il se cherche un foyer pour y porter le bonheur et les grâces dont la Providence a chargé si lourdement ses petites mains.

Rita LECLERC

## L'esprit des livres

---

R. S. JOSEPH-ARTHUR, S. G. C. — « L'art dans saint Augustin ». Montréal, Fides, 1945. 2 vol. 20.5 cm. 296 et 256 pp.

Ces deux beaux volumes contiennent la thèse présentée par Sœur Joseph-Arthur à la Faculté des Lettres de l'Université Laval de Québec pour l'obtention du doctorat ès lettres. Il est rare au Canada français que l'on ait une occasion de lire un travail de doctorat aussi fondé en érudition authentique et aussi riche de remarques pénétrantes. Nous sommes loin ici des thèses à argument préconçu, à sujet coercitif, si je puis dire, où le compilateur, faisant fi du sens historique, plie de gré ou de force les jugements et les textes vers son interprétation oppressive.

Dans son grand livre sur *Saint Augustin et la fin de la culture antique* (Paris 1938), Monsieur Henri-Irénée Marrou avait mis excellemment en relief les trois domaines augustiniens : a) *Vir eloquentissimus et doctissimus* ; b) *Studium sapientiae* ; c) *Doctrina christiana*. La R. S. Joseph-Arthur a voulu restreindre ses recherches au premier aspect : Augustin grammairien et rhéteur, tel que l'ont formé les écoles romaines du quatrième siècle. L'auteur sait d'ailleurs élargir à bon droit cet horizon. Elle montre l'identité fondamentale de cette formation littéraire romaine à l'époque de Cicéron et au temps de saint Augustin. Son parallèle des deux orateurs-écrivains est juste autant que savoureux. Son étude de l'*africitas* latine est des plus intéressantes. Je pourrais ajouter que cette situation culturelle de l'Afrique romaine d'alors permettrait plus d'un rapprochement avec la nôtre vis-à-vis de la France en ce vingtième siècle. Aussi bien Sœur Joseph-Arthur ne souligne-t-elle pas que nombreuses sont encore les méthodes et les situations culturelles se rattachant à cette tradition lointaine.

L'Augustin étudié dans ces cinq cent cinquante pages est le témoin et le bénéficiaire de la culture antique, de cette époque réputée décadente, mais qui se trouve en réalité au départ d'une nouvelle floraison d'activité intellectuelle, celle de l'Occident médiéval. C'est dire que les éléments de culture ici relevés, non seulement nous font mieux connaître saint Augustin lui-même, non seulement projettent une habile lumière sur tout le capital de la basse latinité, mais nous révèlent les virtualités d'une pensée dont vivra le moyen âge et dont l'influence nous pénètre aujourd'hui encore.

Ce vaste sujet n'était point de la plus fraîche nouveauté. Les quinze pages de l'index bibliographique (II 241-255) le montrent amplement. L'auteur aurait pu y joindre avec avantage H. Gomperz, *Sophistik und Rhetorik* (Leipzig-Berlin 1912) qui pousse son enquête jusqu'à 430 ; et P. Courcelle, *Les lettres grecques en Occident, de Macrobe à Cassiodore* (Paris 1943) où se trouve examiné le problème de l'apport grec dans la formation littéraire et oratoire de l'évêque d'Hippone. Mais dans le bilan déjà considérable de l'érudition qu'elle a absorbée, Sœur Joseph-Arthur

## L'ESPRIT DES LIVRES

sait se mouvoir avec dextérité et, le plus souvent, avec autorité. Elle manque rarement l'occasion de mettre au point tel aspect ou tel détail et, chemin faisant, de le compléter. Peut-être trouvera-t-on qu'elle dirime parfois un peu vite telle divergence d'interprétation avec des spécialistes de la valeur de MM. J. Finaert et H.-I. Marrou (v. g. p. 201). Mais l'ensemble de son étude intéressera par la limpidité de l'exposé comme par sa science ample et précise.

*Yves Filfe*

HUGO PERLS — « Platon, sa conception du Kosmos ». New-York, Editions de la Maison Française, 1945. 2 vol. 19.5 cm. 312 et 256 pp.

Voici l'œuvre la plus achevée et la mieux réussie qui ait été écrite, à date, sur la philosophie du « divin Platon ». L'auteur entend bien comprendre Platon par lui-même (p. 19). Il n'est pas tendre pour les innombrables commentateurs, dont quelques-uns illustrissimes. Autre chose serait d'établir si telle ou telle interprétation d'un grand platonisant n'affleure pas parfois ici ou là. Mais je laisse aux revues spécialisées ces menues besognes d'exégèse minutieuse. Ce que les lecteurs de la R. D. désirent de moi, c'est une information à la fois globale et fiable sur ce grand ouvrage de Perls. Eh bien, ces deux volumes présentent, comme ensemble, un modèle de recherche directe, immédiate et nettement circonscrite. Une riche culture et une ample érudition de toute l'œuvre platonicienne s'y font jour constamment. Enfin, pour reprendre un très vénérable poncif, malgré l'austérité de ce vaste sujet, cet exposé par H. Perls est d'une lecture aussi agréable qu'intéressante.

L'auteur justifie le titre de son ouvrage en citant le texte même de Platon : « Les savants, lorsqu'ils réfléchissaient au ciel et à la terre, aux dieux et aux hommes, ont appelé l'univers *Kosmos*, ordre. Ils ne l'ont pas appelé désordre » (Gorg. 507 E-508 A). Partant de là, M. Perls entreprend l'anatomie de l'enseignement de Platon. Il veut faire revivre une pensée, pensée qui progresse, qui se cherche elle-même parfois, qui ne se livre que par aperçus fragmentaires. Il note et il marque, mais jamais il ne voudrait s'arroger le droit de prolonger la pensée, d'harmoniser les traits épars en une reconstitution souvent brillante autant qu'hypothétique. Les résultats de l'enquête, je l'ai dit plus haut, sont d'un intérêt solide.

*André Diotte*

Dom Charles POULET, O. S. B. — « Histoire du Christianisme », fasc. XXIV-XXV. G. Beauchesne, Paris, 1940-42.

Enfin, après plus de six ans d'attente, j'ai reçu ce fascicule, ainsi que l'index et la table des matières qui complètent le tome III consacré aux Temps modernes. Ce volume de 1 587 pages débute avec la Papauté d'Avignon, couvre la Renaissance et la Réforme et nous mène à la fin du dix-septième siècle. C'est dire que par les sujets traités il l'emporte en intérêt sur les deux volumes précédents. Des laïques cultivés à qui je l'ai fait lire,

l'ont trouvé non seulement instructif au plus haut point, mais rien moins que captivant. Une érudition sûre mais sobre, une fine psychologie, des jugements pondérés, une langue à la fois claire et riche : voilà quelques-unes des qualités qui font la valeur et rendent attrayante la lecture de l'ouvrage de Dom Poulet. Il renferme des pages sur les réformateurs, sur Port-Royal, etc... qui sont remarquablement bien écrites. On est loin de la sécheresse d'un Pastor et de la superficialité d'un Mourret.

Souhaitons que l'éminent professeur de l'Institut Saint-Anselme (Rome) nous donne la suite de son Histoire, et félicitons la maison Beauchesne pour en avoir si magnifiquement édité les trois premiers volumes.

*Thomas Charland, O. P.*

Walter LOWRIE — « A Short Life of Kierkegaard ». Princeton University Press, 1944. 20 cm. IX-271 pp.

Walter Lowrie condense ici l'ouvrage quatre fois plus volumineux qu'il publiait sur Kierkegaard en 1938. Il rend son auteur, dont il a traduit du danois en anglais plusieurs œuvres, accessible à un nombre encore plus grand de lecteurs. On lui saura gré de la façon dont il a conduit cette nouvelle entreprise.

Par exemple, je signalerai qu'il nous entretient de la joie de Kierkegaard. Les pages sombres furent par ailleurs si nombreuses en sa vie qu'il y a mérite à placer le lecteur en face de merveilleux levers de soleil. La première parole prononcée par K. en cet ouvrage en est une de joie : « Je me réjouis de l'existence, et je trouve du bonheur dans ce monde limité qui m'entourne. Certains de mes concitoyens pourront dire que Copenhague est une ville assommante et une bien petite ville. Pour moi c'est le contraire... » Suit le plaidoyer pour le lieu, et pour la langue qu'on y parle.

Autre aspect de cette joie. Pascal mort, on trouva qu'il portait sur sa poitrine, cousu à son pourpoint, le mémorial où il avait tracé ses cris de joie, pleurs de joie. Kierkegaard, après son expérience de la contingence, ses difficultés avec son père, sa propre misère, voit le retour, la conversion, et il note dans son journal, nous précisant le jour et l'heure : « Il existe telle chose qui se présente comme une joie indescriptible et qui monte en nous d'une manière aussi inattendue que l'exclamation de l'Apôtre : « Réjouissez-vous, je vous le dis encore réjouissez-vous ». Non pas une joie à cause de ceci ou de cela, mais une joie totale emportant le cri du cœur et de l'âme : Je me réjouis à cause de ma joie, de, dans, par ma joie, à, sur, à travers ma joie, un refrain céleste qui fait arrêter court notre chant ordinaire. Une joie qui apaise et rafraîchit comme une brise, un avant goût de ces grands vents qui soufflent à partir de la grotte de Mambré (sic) jusqu'aux demeures éternelles ».

Puissent les existentialistes qui remontent volontiers à Kierkegaard comme à leur père (voir à ce sujet les pages 115 s., 168, 171 s.), puissent-ils ne connaître et n'expérimenter la contingence, voire même l'indigence, que pour la voir se résoudre dans la nécessité de cette joie définitive. Bien des philosophies se disent existentielles... Mais avec justice M. Gilson

## L'ESPRIT DES LIVRES

entreprend de montrer dans la cinquième édition de son ouvrage, *le thomisme* (pages 509 ss.), qu'il y a une seule philosophie entièrement digne de ce nom.

L'on comprend le point de vue de Walter Lowrie quand il intitule le chapitre où il traite du plus grand rapprochement qui soit survenu entre Kierkegaard et le catholicisme : *venturing far out* ; il fallait le désintéressement absolu, l'audace de celui qui cherche Dieu pour braver ainsi la religion protestante établie au pays qui était le sien. Mais en même temps cette entière sincérité est une courbe rentrante et l'on pourrait justement écrire en tête de ce chapitre : *venturing and coming right in*.

*Arcade-M. Monette, O. P.*

Berthe BERNAGE — « Brigitte aux champs », « Brigitte sous le ciel gris ». Bibliothèque de ma fille. Editions Gautier-Languereau, Paris et Fides, Montréal, 1946. 2 vol. 231 et 205 pp. 19.5 cm.

Ce sont les deux derniers volumes parus d'une collection qui en comprenait déjà cinq : « Brigitte jeune fille, jeune femme », « Brigitte maman », « Brigitte et le bonheur des autres », « Brigitte et le devoir joyeux », « Brigitte femme de France ». On m'a assuré que ces ouvrages jouissaient d'une certaine vogue en France. Ils le méritent à plus d'un titre. Une femme de France nous y livre le secret du bonheur dans l'accomplissement intégral du devoir sous toutes ses formes, vis-à-vis des parents, de l'époux, des enfants, de la Patrie. Les circonstances extrêmement difficiles au milieu desquelles elle se trouve en raison de la guerre et de l'occupation font ressortir son héroïsme dans chaque détail de la vie quotidienne. Elle nous raconte cela d'une façon charmante. Admirable dans le soin qu'elle prend de l'éducation et de l'avenir de ses enfants malgré les difficultés des temps, elle ne l'est pas moins lorsqu'elle parvient à confectionner un gâteau mangeable malgré la rigueur des restrictions. Ah ! si toutes les femmes de France ressemblaient à celle-là...

On craint généralement que les livres marqués : « Bibliothèque de ma fille » soient à l'eau de rose sans mérite d'aucune sorte : qu'on se rassure pour ce qui est de la collection Brigitte, elle fait sûrement exception : lecture agréable, utile, tonifiante et combien suggestive.

*A. Saint-Pierre, O. P.*

Joseph MARMETTE — « Charles et Eva », roman. Les Editions Lumen, Montréal, 1945. 190 pp. 19.5 cm.

La réédition de ce témoignage un peu désuet de notre littérature à ses origines obligera les bibliophiles soucieux d'une érudition plus complète à rafraîchir et à préciser le souvenir plutôt vague qu'ils ont gardé de l'auteur et de son époque. Et ces recherches ne seront pas sans fruits. Ils découvriront que Joseph Marmette est né à Saint-Thomas de Montmagny,

patrie de Pascal-Etienne Taché et situé dans un coin de la Province d'où sont également sortis Augustin-Norbert Morin — Saint-Michel de Bellechasse — et Philippe-Aubert de Gaspé — Saint-Jean Port-Joli — qu'il fit ses études secondaires au séminaire de Québec et ses études de droit à l'Université Laval, qu'occupant diverses fonctions dans l'administration civile de la Province de Québec, puis aux archives du Canada à Ottawa, « il ne cessa de produire des œuvres originales, vivantes et fortes, rédigeant simultanément des chroniques pour « l'Opinion publique » et « le Monde illustré » (Lejeune « Dictionnaire général du Canada »). Il sortait à peine de l'Université, lorsqu'il écrivit pour « la Revue Canadienne » son court roman « Charles et Eva ».

On conviendra que l'importance documentaire de ce court récit l'emporte sur sa valeur littéraire. L'intrigue vaut à peine qu'on s'y arrête. Nous sommes au lendemain du massacre de Lachine, en l'année 1690. Sous l'impulsion vigoureuse du gouverneur Frontenac, les colons de la Nouvelle-France décident d'aller porter la guerre chez les colons anglais de la Nouvelle-Angleterre. On connaît le rôle de ces derniers auprès des tribus sauvages iroquoises. Une expédition s'organise à Ville-Marie sous le commandement de MM. d'Ailleboust de Mantet et LeMoine de Sainte-Hélène. Une trentaine de Québécois, sous la conduite d'un jeune seigneur Charles Couillard Dupuis accompagné de son fidèle serviteur Thomas Fournier, se joignent aux combattants de Ville-Marie. On attaque en pleine nuit le village de Corlar et Charles Couillard Dupuis y découvre une jeune fille d'origine française qu'il soustrait aux desseins barbares d'un guerrier huron. Le retour à Ville-Marie s'effectue dans des conditions tragiques. C'est la partie la plus émouvante du récit. Charles et Eva reviennent tout de même sains et saufs. Leur amour réciproque a mûri dans les épreuves et le dernier chapitre du récit le couronne par un heureux mariage.

La guerre aura eu cet avantage de remettre sur le marché des livres oubliés et cependant très précieux. Quand nos écoliers étudient les hauts faits de leurs ancêtres dans l'histoire de leur pays sous le régime français, ils ne réalisent que très imparfaitement le degré de force et d'endurance de ces pionniers : qu'on leur fasse lire ce petit roman très attrayant pour la jeunesse afin de leur permettre de joindre à la connaissance de faits déjà extraordinaires en eux-mêmes une connaissance suffisante des circonstances qui les ont conditionnés et de l'atmosphère dans laquelle ils se sont déroulés. Ils acquerront ainsi une conviction plus motivée de l'héroïsme de leurs ancêtres et ce sera, entre autres avantages, un stimulant salutaire pour leur fierté nationale.

*A. Saint-Pierre, O. P.*

**SAINT BERNARD** — « La Considération », traduit du latin par Pierre Dalloz. Valiquette, Montréal. 240 pp. 19 cm.

Il est très rare que nos maisons d'édition courent le risque d'offrir au public un volume du genre de celui-ci Mais le titre austère ne doit pas

## L'ESPRIT DES LIVRES

rebuter le profane, car tout comme le théologien et l'historien, il pourra goûter « La Considération »

Cet ouvrage, comme l'on sait, est composé d'écrits envoyés par l'abbé de Clairvaux au pape Eugène III. Saint Bernard donne à son ancien moine une foule de conseils tant au sujet de sa vie privée que de la direction de l'Eglise. Il lui recommande d'abord de veiller avant tout au soin de son âme, et ce sujet donne au docteur l'occasion de disserter sur la vertu, la vie intérieure, etc. Puis il invite son fils spirituel à considérer « ce qui est au-dessous de lui », c'est-à-dire la chrétienté. On a alors un magistral exposé de la conception qu'un théologien du moyen âge se fait du pouvoir papal. En troisième lieu, saint Bernard prie Eugène III de considérer « ce qui est autour de lui », c'est-à-dire le clergé romain. Cette partie a un grand intérêt documentaire : on y trouve de précieux renseignements sur la curie de l'époque. Et enfin le pape devra considérer « ce qui est au-dessus de lui », c'est-à-dire surtout Dieu, et ici saint Bernard se livre en toute liberté à son ardent mysticisme.

« La Considération » est un des volumes les plus suggestifs que l'on puisse lire. Aucun ne peut nous révéler mieux l'esprit d'une grande époque.

*Paul Lacoste*

LOUIS BOURGOIN : — « Histoire des Sciences et de leurs applications ». Montréal, Editions de l'Arbre, 1945. 19.5 cm. 325 pp.

L'histoire des sciences, bien que peu en honneur dans nos programmes, comme le fait remarquer M. Bourgoïn, est tout de même une matière d'une grande importance. On apprend chez nous l'histoire sous bien des aspects, mais l'on semble négliger celui qui nous donnerait peut-être plus que tout autre, l'explication de l'époque actuelle. On oublie que le monde moderne a été édifié par la science au moins autant que par la culture gréco-latine, et en faisant voir exclusivement l'importance de l'humanisme classique, on produit des hommes qui semblent étrangers au monde où ils vivent, ne peuvent le comprendre et vont même souvent jusqu'à le boudier. M Bourgoïn nous rend donc un grand service en nous offrant cette « Histoire des sciences ».

Les premiers chapitres du volume nous apprennent maints détails intéressants sur l'origine des mathématiques et de la physique. L'auteur a su mettre en relief les dates importantes, et marquer les grandes étapes du progrès scientifique. La fin du livre nous offre plutôt des biographies de savants que de l'histoire des sciences.

Notons une faiblesse, qui est l'aspect philosophique du travail. L'auteur s'est permis des jugements historiques pour le moins hasardeux, par exemple dans son chapitre sur Roger Bacon. Il nous avait pourtant dit au début de son ouvrage : « ... pour faire aujourd'hui convenablement de l'histoire des sciences, il est nécessaire d'être bien pénétré des doctrines philosophiques... »

*Paul Lacoste*

Jacques MARITAIN — « Pour la justice ». Editions de la Maison Française, New-York, 1945. 20 cm. 367 pp.

Pendant les cinq années de la guerre, M. J. Maritain a prononcé en Amérique une foule de discours et écrit un grand nombre d'articles. Les Editions de la Maison Française ont eu l'heureuse idée de publier un recueil de ces travaux disparates. Le titre ne saurait être mieux choisi, car c'est bien « pour la justice » que M. Maritain a combattu en Amérique, en dépit de toutes les oppositions.

Quel intérêt présente un tel recueil ? Il est certain que plusieurs pages ne font que reprendre des thèmes bien connus sur la liberté, la culture française, etc. D'autres cependant ont plus d'originalité et on aura toujours avantage à les relire. Notons quelques articles sur l'antisémitisme, le chapitre intitulé « Religion and Politics in France », dans lequel l'auteur expose ses opinions sur les relations de l'Eglise et de l'Etat en France. On lira aussi « Qu'est-ce que l'homme », où l'on retrouve quelques idées déjà exprimées dans « Humanisme intégral ». Mentionnons enfin un article sur la politique française, « Il faut parfois juger » : M. Maritain, dans une réponse à St-Exupéry, apprécie avec une admirable lucidité les événements qui ont suivi la capitulation.

« Pour la justice » est un volume à acquérir. C'est le témoignage d'un grand penseur sur la crise mondiale. Il offre en même temps un résumé de quelques-unes des idées essentielles de la philosophie de M. Maritain.

*Paul Lacoste*

Léon GÉRIN — « Aux Sources de notre histoire ». Fides, Montréal, 1946. 20 cm. 274 pp.

Le sous-titre de cet ouvrage, « Les conditions économiques et sociales de la colonisation en Nouvelle-France », indique bien le sujet du travail de M. L. Gérin. Il a repris l'histoire de la colonie française à un point de vue que l'on a trop souvent négligé. Nos historiens se sont appliqués à mettre en relief les aspects politique, militaire et religieux de notre histoire. Mais le point de vue social, et surtout le point de vue économique, n'ont pas suffisamment été mis en lumière, de sorte que plusieurs se font encore de la colonie naissante une image sans doute épique et même mystique, mais aussi tronquée et fautive.

M. Gérin traite brièvement chaque étape du développement de la Nouvelle-France. Il nous retrace surtout les très grandes lignes de l'évolution économique et sociale, mais parfois, il va plus loin et nous fournit des chiffres suggestifs. Nous souhaitons en terminant le volume que l'auteur nous offre plus tard un ouvrage plus détaillé.

Par ailleurs, le livre fournit au lecteur l'occasion de revoir toute l'histoire du régime français, car M. Gérin a toujours soin de replacer son étude dans le cadre de l'évolution générale de la colonie.

*Paul Lacoste*

## LES RECENSIONS DU MOIS...

L'art dans saint Augustin, par R. S. Joseph-Arthur, S. G. C.	\$4.00
Platon, sa conception du Kosmos, par Hugo Perls (2 volumes)	8.00
Brigitte aux champs, par Berthe Bernage	1.00
Brigitte sous le ciel gris, par Berthe Bernage	1.00
Charles et Eva, par Joseph Marmette	.75
La Considération, par saint Bernard	1.25
Histoire des Sciences et de leurs applications, par L. Bourgoïn	1.50
Pour la justice, par Jacques Maritain	2.25
Aux sources de notre histoire, par Léon Gérin	1.60

# UNE RÉPONSE à l'École sociale populaire

Le T. R. Père P.-M. Gaudrault, O. P., Maître en théologie, membre du Comité permanent des Semaines sociales du Canada et Provincial des Dominicains, vient de publier aux *Editions du Lévrier* une brochure de 64 pages sur un sujet de grande actualité : « NEUTRALITÉ, NON-CONFESSIONNALITÉ ET L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE ».

C'est une réponse aux communiqués de l'École sociale populaire parus dans plusieurs journaux, quotidiens et hebdomadaires, au sujet de l'article du T. R. Père G.-H. Lévesque, O. P., doyen de la Faculté des Sciences sociales de l'Université Laval : « LA NON-CONFESSIONNALITÉ DES COOPÉRATIVES » publié dans la revue ENSEMBLE, numéro de décembre 1945. C'est une réponse extrêmement solide et de nature à intéresser grandement le public.

Brochure de 64 pages

PRIX : \$0.15

En vente à :

**LA LIBRAIRIE DOMINICAINE**

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE — TÉL. WA. 6765 — MONTRÉAL - 28  
95, AVENUE EMPRESS — TÉL. 2-7363 — OTTAWA

Tél. CRescent 4137

**MAISON JOSEPH CORBEIL**

MAGASIN A RAYONS

6500, rue Saint-Hubert



*Avec les compliments de*

***THE SHERWIN-WILLIAMS Co.***

*of Canada, Limited*



2875, rue CENTRE

MONTREAL

Willbank 7121

ABONNEZ-VOUS ET FAITES ABONNER VOS AMIS AU QUOTIDIEN

**LE DROIT**

Au service des Canadiens-Français de l'Ontario et de l'Ouest du Québec depuis plus de 30 ans

98 RUE GEORGES

OTTAWA, CAN.

*Achète bien  
qui achète chez*

**Dupuis Frères**  
*LIMITÉE*

*Au service du public  
depuis 1868*

# LE DEVOIR

Directeur-Gérant: Georges PELLETIER

FAIS CE QUE DOIS

Redacteur en chef: Omer HÉROUX

TROIS SOUS LE NUMÉRO  
ABONNEMENTS PAR LA POSTE  
EDITION QUOTIDIENNE  
CANADA ..... \$ 6.00  
(Sauf Montréal et banlieue)  
E. Unis et Empire Britannique 8.00  
UNION POSTALE ..... 10.00

*Zenith*  
INC.

## Peinture de haute qualité

MANUFACTURIERS 4340, Papineau — Montréal — Tél. FRontenac 7424

Manufacturiers spécialistes  
d'ornements d'églises et accessoires  
funéraires en tous métaux

Placage or, argent, chrome

Réparations générales

•  
•  
•  
**ARTHUR GUYOT, ENRG.**

1031 EST, RUE RACHEL — CHerrier 6577

MONTRÉAL

• NOS TABERNACLES  
• SONT EXCLUSIFS EN  
• MODÈLE ET QUALITÉ

Atelier et Bureau :

•  
Tél. DOLLard 4694\*

6641, rue Saint-Hubert  
Montréal

*Charbonneau*  
LINGERIE

DU MANUFACTURIER AU CONSOMMATEUR

16 MAGASINS À VOTRE SERVICE

## La Compagnie Mutuelle d'Immeubles Ltée

(Incorporée par Charte Fédérale en 1903)

La caisse d'épargne pour prêts mutuels  
Versé à ses membres : \$9 000 000.00

Siège Social : 1306 est, rue Sainte-Catherine

Montréal

Ch.-Auguste Gascon,  
Prés.

J.-Ed. Jeannotte,  
Vice-Prés.

J.-Art. Tremblay,  
Sec.

Aux Editions du Lévrier

## DEUX CONTES EN UN SEUL ALBUM

*D'un genre unique qui plaira à tous ! Albums illustrés en couleurs vivantes. Magnifiques gravures conçues et exécutées par M. et Mme Rodolphe Vincent qui ont eux-mêmes réalisé le texte. Ces brochures, publiées pour les enfants, seront tout particulièrement appréciées comme récompenses scolaires.*

*« Légendes dorées » et « Contes de tous les pays » se partagent chaque brochure. L'on n'a qu'à retourner l'album pour lire le second récit.*

**ALBUM No I** — Sylvestre et Constantin (*Légendes dorées*)  
La destinée d'un prince d'Égypte (*Contes de tous les pays*)

PRIX : \$0.10

**ALBUM No II** — Sainte Marthe (*Légendes dorées*)  
Tristan et Isabelle (*Contes de tous les pays*)

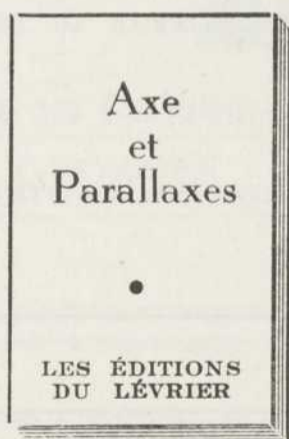
PRIX : \$0.10

La douzaine (du même titre ou assortis) : **\$1.00** franco

Les enfants aimeront aussi à lire :

La Petite Maison de mon âme, par Odette Vincent-Fumet ..... \$0.10  
Comme Jésus, par Odette Vincent-Fumet ..... .10

La douzaine (du même titre ou assortis) : **\$1.00** franco



Vient de paraître

## AXE ET PARALLAXES

de

François HERTEL

*La seconde édition attendue depuis plusieurs mois.*

PRIX : **\$1.00**

En vente à :

**LA LIBRAIRIE DOMINICAINE**

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE — TÉL. WALNUT 6765 — MONTRÉAL - 28

95, AVENUE EMPRESS — TÉL. 2-7363 — OTTAWA



# Les Bontés de Marie

par Hyacinthe Couture, O. P.

*Le livre par excellence pour faire son « Mois de Marie »  
Soixante « miracles » de la Sainte Vierge  
racontés par un apôtre de Marie.*

PRIX : \$1.00



## LE CONTE DES SEPT GLAIVES

par Ruth Lafleur-Hétu

*Ouvrage à lire durant le mois de Marie. D'un style unique et d'une réalisation typographique parfaite, c'est le volume par excellence qui plaira aux prêtres, religieux et religieuses ainsi qu'aux âmes chrétiennes.*

PRIX : \$1.25

N.-D.  
du Rosaire  
de Fatima

•  
LES ÉDITIONS  
DU LÉVRIER

## N.-D. DU ROSAIRE DE FATIMA

par le R. Père Jean BOUSQUET, O. P.

*Magnifique brochure de 96 pages, avec couverture  
en 6 couleurs*

Prix : \$0.30 franco

En vente à :

**LA LIBRAIRIE DOMINICAINE**

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE — TÉL. WA. 6765 — MONTRÉAL - 28  
95, AVENUE EMPRESS — TÉL. 2-7363 — OTTAWA

# NOUVEAUTÉS, MAI 1946

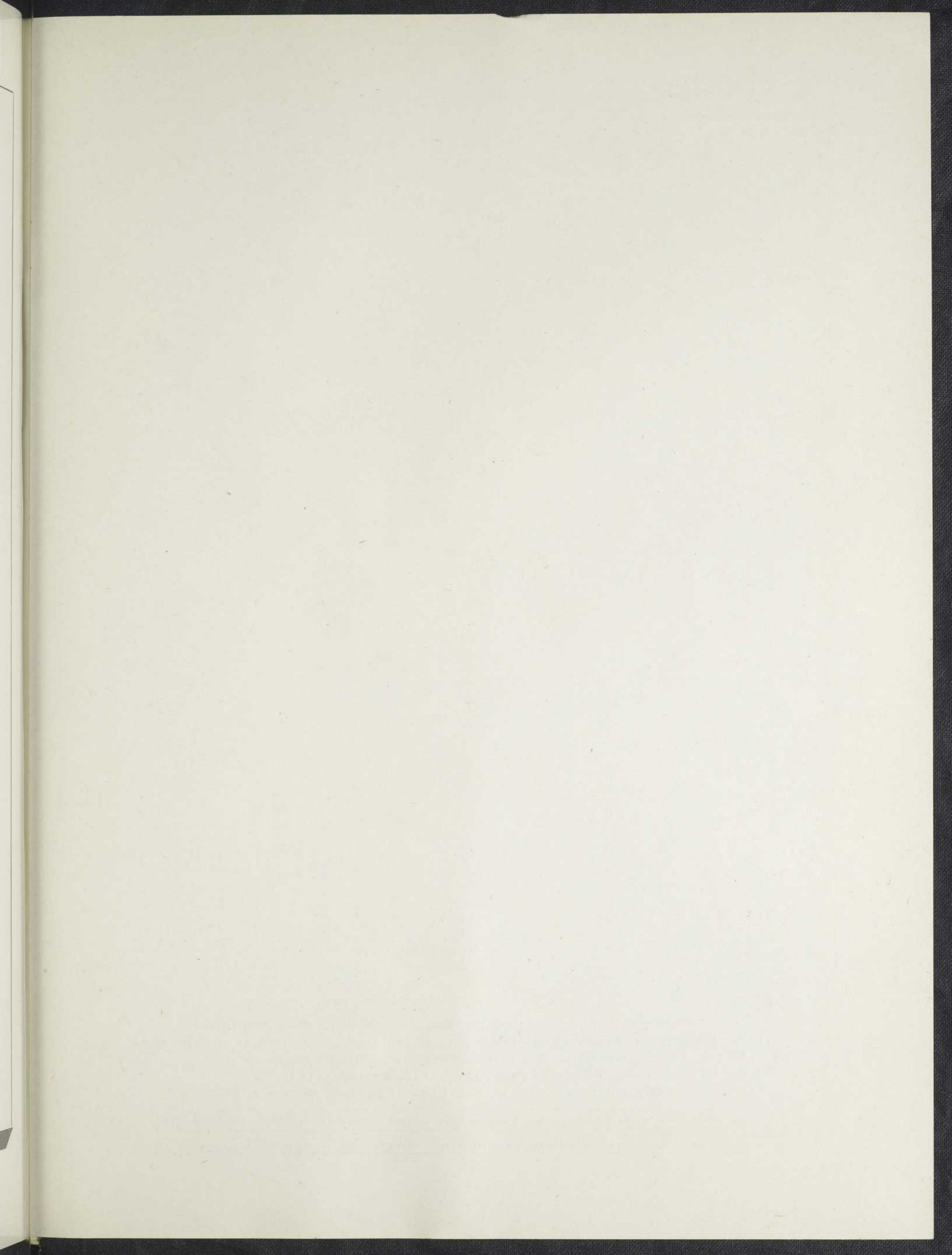
Oraisons, par Bossuet .....	\$1.25
Notre milieu, par E. Minville .....	2.00
Louis Joliet, par E. Gagnon .....	2.00
Canadiennes, par l'abbé Albert Tessier .....	1.00
Axe et Parallaxes, par François Hertel (nouvelle édition) .....	1.00
Chansons de gestes, par le Chanoine A. Sideleau .....	2.00
Neutralité, non-confessionnalité et l'École Sociale Populaire, par le T. R. Père P.-M. Gaudrault, O. P. (la doz.: \$1.50) l'unité .....	.15
Le triomphe de Baptiste, par V. Vekeman (comédie en 2 actes) .....	.35
Heure sainte, par le R. Père Matéo Bovey-Crawley (relié) .....	1.25
Comment soulager les nerveux, par J. Toulemonde .....	net 1.25
Pour ma vie intérieure, par A. Tanquerey (cartonné) .....	net 1.50
Les 25 ans de la Vie spirituelle .....	net .65
Trois réformateurs, par Jacques Maritain (nouvelle édition) .....	net 1.50
La vie intellectuelle, par A.-D. Sertillanges, O. P. (nouv. éd.) .....	net 1.35
Le Corps et l'Âme, par Dr R. Biot (Coll. Présences) .....	net 1.25
Une renaissance française, par le R. P. Ducattillon, O. P. ....	net .75
Paroles d'un revenant, par Jacques d'Arnoux .....	net 1.35
Le corps mystique du Christ, par E. Mura (tome 2 seulement) .....	net 1.35
La spiritualité moderne, par Mgr Saudreau .....	net .75
La doctrine miss. du Vén. Père Libermann, par Mgr J. Gay .....	net 1.50
L'Homme qui a connu le Christ, par R. Zeller (1945) .....	net 1.35
Introduction à la théologie de S. Thomas, par Jean de St-Thomas .....	net 1.25
La prière de toutes les heures, par le R. P. Charles (édition 1945) .....	net 3.00
Psalterium (nouv. trad. du psautier Ed. Desclée pour bréviaire) .....	net 2.00
Jésus, éducateur des apôtres, par le R. Père J. Delbrel .....	net .75
Le sacrifice dans le dogme, par l'abbé J.-M. Buathier .....	net 1.25
Tests collectifs de catéchisme, par M. Fargues (ill. 1945) .....	net 1.50
Face à l'ennemi, par le Major Pierre Sévigny .....	1.25
La Prière, par le Dr A. Carrel (éd. 1945) .....	.40
Les Apparitions de Notre-Dame à Bernadette, par H. Petitot .....	net .50
Isaïe, par G. Brillet (Collection « Témoins de Dieu »; éd. 1945) .....	net 1.15
Le Mystère de Pascal, par L. Bouyer (Coll. « Lex Orandi ») .....	net 2.50
Lettres de direction, du R. Père M.-V. Bernadot, O. P. (éd. 1946) .....	net 1.00
Jésus-Christ, parole de Dieu, par L.-M. Dewailly, O. P. (éd. 1946) .....	net 1.00
Notre beau chant grégorien, par J. Perrodon (éd. 1945: .....	net 1.25
Index Librorum Prohibitorum (édition vaticane 1940) (relié) .....	net 2.00
La vie cachée de Jésus-Christ, modèle de la vie au Séminaire, par J.-E. Dutaur, S. S. .....	net .85
La Famille, par J. Leclercq (t. 3 de Leçons de droit naturel) (1945) .....	net 3.50
L'Etat ou la Politique, par J. Leclercq (t. 2 Leçons de droit naturel) .....	net 2.85
La Vie et les Œuvres de quelques grands Saints, par E. Bauman, E. Gilson, L. Bertrand et autres (2 volumes) .....	net 3.00

Les LIVRES IMPORTÉS D'EUROPE sont à très bas prix et vendus à  
 PRIX NET et expédiés FRANCO.  
 Demandez nos listes de nouveautés et livres importés.

En vente à :

**LA LIBRAIRIE DOMINICAINE**

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE — TÉL. WALNUT 6765 — MONTRÉAL - 28  
 95, AVENUE EMPRESS — TÉL. 2-7363 — OTTAWA



Revue mensuelle publiée à St-Hyacinthe, P. Q.

« Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa ».

ABONNEMENTS : CANADA : \$3.00 ; ÉTRANGER : \$3.25 ; AVEC LE ROSAIRE : 25 SOUS EN PLUS ;

LE NUMÉRO : \$0.30 ; ABONNEMENT DE SOUTIEN : \$10.00

DIRECTION : 3500, AV. LAVAL, MONTRÉAL - 18

ADMINISTRATION : 5375, AV. NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTRÉAL - 28

---

La Revue ne sera pas responsable des écrits de collaborateurs étrangers à l'Ordre de Saint-Dominique.

---

IMPRIMÉ À L'ŒUVRE DE PRESSE DOMINICAINE, NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTRÉAL - 28

